

passeurs de *mémoire*



Patrimoine des Alpes-Maritimes :
Bévéra et haut-Mentonnais



DÉPARTEMENT
DES ALPES-MARITIMES





Des gravures rupestres de la préhistoire à l'architecture contemporaine, le département des Alpes-Maritimes possède un exceptionnel héritage culturel qui plonge ses racines à l'aube de l'humanité. Source d'une légitime fierté, il constitue un socle de mémoire et de vie pour bâtir le futur et il nous appartient de le restaurer, de le protéger et de le valoriser.

C'est le respect pour les hommes qui ont édifié ce patrimoine et nous l'ont légué qui inspire la forte politique d'aide à la restauration du patrimoine du Département.

C'est le souhait de faire connaître des trésors, parfois peu connus, souvent nichés au cœur de ces vallées qui ont développé, au fil des siècles, une forte identité, une économie de labeur, une culture raffinée, qui a conduit le Département à créer la série « **Passeurs de mémoire** ».

C'est la volonté de transmettre aux jeunes générations leurs racines et de dévoiler à nos visiteurs et à tous les Azuréens la richesse de notre histoire locale qui a présidé à la rédaction de ces brochures.

Elles permettront de remonter le temps et de découvrir des monuments remarquables, qu'ils relèvent du patrimoine religieux, urbain, technique ou rural.

Celle présentant le patrimoine des communes du haut-Mentonnais et de la Bévéra en est une illustration.

Témoignages de la foi chrétienne qui animait nos anciens, empreintes d'une économie rurale séculaire, symboles de la vie communale, autant de passeurs de mémoire que vous découvrirez avec étonnement, émotion et plaisir au cours de vos promenades.

Charles Ange Ginésy, Président du Département des Alpes-Maritimes



Sospel



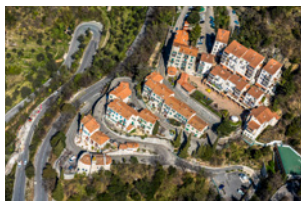
Gorbio • p. 9



Sainte-Agnès • p. 9



Castellar • p. 9



Castillon • p. 9



Sospel • p. 9



Moulinet • p. 9



Gorbio

GORBIO

D'une superficie de 702 ha, le territoire de la commune de Gorbio est constitué de collines boisées au centre et au sud, s'élevant en reliefs rocheux dans sa partie nord (cime de Gorbio, 929 m) et ouest (cime des Cabanelles, 1 090 m). La vallée du Gorbio entaille cet ensemble en son milieu. Le village est perché à 360 m d'altitude sur un éperon rattaché à la montagne par un large col, et il se développe en ovale avec ses maisons reliées par des passages voûtés, autour de places dont la principale comporte un magnifique orme planté en 1715. L'origine du nom de la commune est à rechercher dans la racine celtique *gol* ou *gor* (site perché, plateau), latinisé en *golbium*.

L'histoire de Gorbio est peu documentée avant le XVI^e siècle. Il n'existe aucune trace d'occupation préhistorique ou antique. Il faut attendre 1157 pour qu'un habitat fortifié du nom de *castrum Golbi* soit mentionné lorsque le comte de Vintimille, Guido Guerra, donne ce lieu aux consuls de Gênes. La localisation de cette première implantation pourrait être le sommet situé au cœur du village actuel, où l'on voit les restes de son château. Il est à noter que le village ne présentait pas d'intérêt stratégique au Moyen Âge, car il était surplombé de plus de 600 m par un cirque montagneux, mais plutôt un intérêt commercial, sur le chemin reliant Carnolès à Peille par le col de la Madone de Gorbio. À l'époque moderne, le village se développe de façon importante vers le col par lequel on aborde l'agglomération. Ceci conduit à une reconstruction de l'église en 1683. Les comtes Lascaris, descendants des seigneurs de Vintimille, conservèrent leur fief jusqu'à la fin de l'Ancien Régime tout en cédant certains droits, à partir de 1522, à d'autres familles qui devinrent coseigneurs. Les Gorbarins vivaient le plus possible en autosubsistance, de la culture de la vigne, de l'olivier et de l'élevage (chèvres, vaches et porcs), auxquels s'ajoutèrent au XX^e siècle l'horticulture (roses et anémones) et le tourisme. Ce n'est qu'à la fin du XX^e siècle que la population de la commune progresse, attirée par la qualité de vie et un environnement préservé.



Église paroissiale Saint-Barthélemy

Église paroissiale Saint-Barthélémy, 1683

La paroissiale de Gorbio est représentative de l'art baroque rustique fréquent dans la montagne du comté de Nice.

Le 21 mars 1670, la communauté d'habitants de Gorbio décida la reconstruction de son église paroissiale, minée par l'humidité et sans doute trop petite pour la population. L'évêque de Vintimille, Monseigneur Maura Promontorio, approuva le projet.

Le financement de cette entreprise devait être assuré par un impôt du vingtième sur le blé et le vin, ainsi que par une participation des coseigneurs et du curé. Il fut décidé que la nouvelle église garderait le nom de l'ancienne, dédiée à saint Barthélémy, nom de saint exceptionnel dans le comté de Nice. Un presbytère était adjoint à l'église. Le cimetière, en contrebas, sera utilisé jusqu'en 1878. Les travaux durèrent 13 ans. Les premiers maçons, les frères Antoine et Jean-Baptiste Maluardi, originaires de Candeasco dans le val d'Oneille, quittèrent le chantier en 1681 faute de paiement, et ce fut un maçon de Belvédère, dénommé Valo, qui acheva le chantier en 1683, suivant la date gravée sur son linteau.

En 2010, la façade, jusque-là nue et austère, a été entièrement revêtue d'un décor en trompe-l'œil réalisé par François Zanatta. Le clocher, peint lui aussi en trompe-l'œil, est couvert de tuiles vernissées rouges et vertes.



L'intérieur de l'église Saint-Barthélemy



Maître-autel et retable de Saint-Barthélemy

L'intérieur de la paroissiale

Une nef unique de trois travées est flanquée de chapelles latérales et prolongée d'un chœur plus étroit, à chevet plat sous une voûte en berceau. Un décor de gypseries de grande qualité peuple de surcroît les corniches d'anges animés.

Le maître-autel est surmonté d'un retable aux stucs monumentaux formant un immense manteau qui s'ouvre sur le tableau représentant le martyr du titulaire. Cet aspect très théâtral, conforme au décor baroque, se retrouve dans les chapelles latérales de la Vierge du Rosaire et du Calvaire.

Le mobilier, tableaux et statues, date du XVII^e et du XVIII^e siècle. On relèvera notamment, dans la troisième chapelle latérale gauche, une *Adoration des bergers* attribuée à Orazio Ferrari, peintre de l'école génoise actif à Monaco et à Menton au milieu du XVII^e siècle.



Chapelle des Pénitents blancs

Les chapelles du village

La chapelle des Pénitents blancs, achevée en 1445, fait face à l'église paroissiale. De dimensions modestes (9 m de long), elle a vraisemblablement été remaniée au XVII^e siècle avec des fenêtres en partie haute aménagées en pénétrations dans la voûte. Cette chapelle rappelle le rôle social des pénitents qui, à Gorbio, contribuent aujourd'hui à maintenir vivantes les traditions religieuses, notamment la procession des Limaces au mois de juin. La chapelle Saint-Roch (sans doute XVII^e siècle) s'élève près du cimetière, à l'arrivée du chemin muletier montant du littoral, protégeant le village des épidémies qui pouvaient arriver de la mer, comme la peste. Elle adopte la silhouette classique des chapelles rurales de notre région, une façade, autrefois ouverte, surmontée d'un clocheton et percée de fenestrons encadrant le portail.

La chapelle Saint-Lazare est une « chapelle-limite ». Elle s'élève en effet à l'endroit précis où le chemin muletier, émergeant d'un vallon, arrive en vue du village, disposition fréquente dans la montagne niçoise. Elle aurait été fondée lors d'une épidémie de lèpre à l'endroit même où un lépreux mentonnais aurait succombé. Il est possible que la fondation de la chapelle soit médiévale mais l'édifice actuel n'est pas antérieur au XVII^e siècle, et il est peut-être lié au fait que saint Lazare est un des patrons de l'ordre militaire des saints Maurice et Lazare relevant de la Maison de Savoie. Très vaste, au plan presque carré, elle est couverte d'une voûte en berceau plein cintre en plâtre, avec des corniches moulurées en stuc.



Chapelle Saint-Roch



Chapelle Saint-Lazare



La rue Garibaldi et la fontaine du comte de Malaussène

La rue Garibaldi et la fontaine du comte de Malaussène (1882)

Depuis la place de l'Ormeau, la rue Garibaldi mène à la place de l'Église. Empruntant successivement deux passages couverts par les maisons, elle s'élargit un peu à la hauteur de la mairie construite sur l'ancien rempart après 1863. Sur cette placette se trouve également une très belle fontaine offerte en 1882 à la commune par le vicomte Alziari di Malaussena, dotée d'une élégante vasque en marbre et d'un mascarón d'où sort l'eau. Gorbio a souffert jusqu'en 1939 d'un déficit d'eau potable. La source du Piol, située à 200 m du village, alimentait les points d'eau du village : lavoir du Piol (sur la route de Roquebrune), fontaine Hanbury, sur la place Honoré Vial, en haut du village (ancienne place de la Maura), fontaine de la mairie et fontaine de la place de l'Ormeau (1902). À la veille de la Grande guerre, en été, le débit de la source se réduisait et devenait nettement insuffisant pour les besoins des laiteries présentes dans le village et des troupes en manœuvre dans le secteur.



La place de l'Ormeau

L'orme de Gorbio, 1713

Planté en 1713 à l'occasion de la signature du traité d'Utrecht, qui rendit le comté de Nice à la Maison de Savoie, l'orme de Gorbio servait d'abri aux réunions du conseil de la communauté. Atteignant plus de 20 mètres au début du XX^e siècle, il a perdu sa cime progressivement mais reste un témoin exceptionnel qui lui a valu de recevoir en 2003 le label « arbre remarquable ». Jusqu'au XVIII^e siècle, la présence de l'arbre dans la ville, sur l'espace public, était marginale. L'étroitesse de la voirie et l'exiguïté des places dans des agglomérations héritées du Moyen Âge rendaient impossibles les plantations d'ornements. Cependant, çà et là, des arbres isolés, comme les ormes, les frênes ou les marronniers, pouvaient orner places et placettes. Aujourd'hui, les ormes ont en grande partie disparu en France, victimes de la graphiose.



Château des Lascaris

Châteaux et maisons nobles de Gorbio

Jusqu'en 1791, la seigneurie de Gorbio fut constamment partagée entre plusieurs coseigneurs parmi lesquels figuraient les Alziari, les Isnardi, les Lascaris et les Gubernatis. Plusieurs édifices rappellent cette histoire dans le village.

Le château des comtes de Malaussène (Alziari di Malaussena) se dresse à l'extrémité sud du village. Cette construction, dont l'origine remonterait au XVII^e siècle, est la seule visible depuis l'autoroute et confère au village son apparence de nid d'aigle. Dédiée à saint Antoine, la chapelle de la famille donne sur la cour. Le château des Lascaris est un ensemble de bâtiments dont les vestiges les plus anciens, deux angles avec des bossages rustiques, peuvent remonter à la fin du XII^e ou à la première moitié du XIII^e siècle. Au cours du XV^e siècle, une belle tour haute de plus de 12 m de haut est ajoutée. Elle présente deux baies géminées dont les colonnettes et chapiteaux sont des remplois. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, d'autres constructions seront ajoutées à ce premier ensemble médiéval résidentiel. Acquis par la municipalité en 2002 puis entièrement restauré, le château accueille chaque été une grande exposition de peintures et d'objets du peintre indien Raza. Au bas de la rue Gambetta, au n° 15, se trouve la maison noble des Gubernatis dont la façade révèle l'aisance de ses anciens propriétaires : portail soigneusement appareillé, fenêtres disposées régulièrement, grille à l'espagnole, escalier au plafond mouluré...



Château des comtes de Malaussène



Maison des Gubernatis



Sanatorium Armand Bernard

Sanatorium Armand Bernard, 1901

À la hauteur du quartier de la Siga, la silhouette imposante de cet édifice attire l'attention lorsqu'on relie Menton à Gorbio. L'histoire de cet établissement remonte à la fin du XIX^e siècle.

En 1897, deux médecins, l'Autrichien Sigismond Appenzeller et le Français Charles Malibran s'associèrent pour créer un sanatorium à Gorbio. Achevé en 1901 sur les plans de l'architecte Abel Gléna, ce vaste bâtiment possédait 53 chambres. Géré par la société civile anonyme « Les Rives d'or », l'établissement fonctionna jusqu'en 1914 sous deux appellations différentes et successives.

« La Station climatique de Gorbio » accueillait des malades chroniques du système nerveux puis « L'Institut médical diététique de Gorbio » des personnes souhaitant suivre un régime diététique et climatique. Pendant la première guerre mondiale, l'établissement fut transformé en sanatorium militaire, puis vendu en 1922 par la société « Les Rêves d'or » au département des Alpes-Maritimes pour en faire un sanatorium pour tuberculeux. La loi Honnorat avait en effet institué en 1919 l'obligation pour les départements de créer des établissements spécialisés dans le traitement de cette maladie, qui avait fait des progrès spectaculaires pendant la guerre. En 1935, le sanatorium de Gorbio prit le nom de l'ancien préfet Armand Bernard. Géré par l'Union des Dames Françaises puis par la Croix-Rouge française, c'est depuis 1971 un établissement public départemental avec une activité de soins de suite et de réadaptation.



Sainte-Agnès

SAINTE-AGNÈS

Vaste de 937 ha, le territoire de Sainte-Agnès est caractérisé par un relief escarpé formant un véritable balcon dominant le littoral mentonnais. Implanté à 750 m d'altitude, à 3 km à vol d'oiseau de la mer, Sainte-Agnès revendique d'ailleurs le statut de village littoral le plus haut d'Europe. Ce perchement offre au visiteur une succession de splendides panoramas aussi étendus que nombreux. Au nord, le mont Ours s'élève à 1 239 m d'altitude tandis que le pic de Garuche atteint 1 089 m. Au niveau du village, le relief dégringole brutalement vers le littoral. Le torrent du Borrigo, qui prend sa source au bas du col des Banquettes, coule d'est en ouest avant de prendre la direction du sud, vers Menton.

Le premier site du village se trouvait sur le piton rocheux dominant l'agglomération actuelle. Le nom du village apparaît pour la première fois en 1150 à l'occasion d'une donation faite par un certain Rostagnus de *Sancti Anet*. À cette époque, un habitat se groupe autour d'une tour fortifiée élevée à la fin du Xe siècle et d'une église. Le village va se développer autour de son château jusqu'à la fin du XIV^e siècle puis se vider progressivement de ses habitants qui choisissent un nouveau site plus commode à l'ouest. Au début du XVI^e siècle, l'ancien site est entièrement occupé par une forteresse.

Les Agnésois, qui se désignent eux-mêmes en patois sous le nom de « *u Gaïné* », avaient progressivement mis en valeur une grande partie de leur terroir, utilisant le système des terrasses pour cultiver les pentes les plus raides. Jusqu'au début du XX^e siècle, blé et arbres fruitiers (olivier, figuier, citronnier, vigne) étaient cultivés en tenant compte de l'exposition ; les quartiers de la Virette et de Marthéa, au nord-est du village, étant de loin les plus prospères. Le manque d'eau n'autorisait les cultures maraîchères qu'au voisinage des cours d'eau comme le Borrigo. L'évolution de la population révèle les profondes transformations de cette commune rurale : situé autour de 500 avant la Grande Guerre, le nombre d'habitants décroît ensuite pour ne reprendre son essor qu'à la fin du XX^e siècle, grâce au développement de la partie basse de la commune.



Église paroissiale Notre-Dame-des-Neiges

Église paroissiale Notre-Dame-des-Neiges, début XVI^e-XVIII^e siècle

L'édifice actuel résulte de la reconstruction, en 1744, d'une première église réalisée au début du XVI^e siècle, au moment du déplacement du village sur le site actuel. L'église est mentionnée comme paroissiale dédiée à Notre-Dame pour la première fois en 1516. Pendant les premières décennies du XVI^e siècle, deux lieux de culte ont coexisté, Sanctus-Ainetus sur l'ancien site perché, et Notre-Dame, dans la nouvelle agglomération. Par la suite, cette dernière pourrait avoir été reconstruite en 1573 mais aucune source écrite ne l'atteste. Le clocher, coiffé d'une coupole en tuiles de couleurs vernissées, comporte quatre cloches.

Long de 30 m sur 18 m de large, c'est un édifice imposant, orienté est-ouest. Le nom de l'église, Notre-Dame-des-Neiges, fait référence au miracle survenu à Rome le 5 août 566 lorsqu'il neigea sur la colline de l'Esquilin.

En face de l'église se trouvait la chapelle Saint-Charles, des Pénitents blancs, aujourd'hui transformée en salle des fêtes.



L'intérieur de l'église Notre-Dame-des-Neiges

L'intérieur de l'église Notre-Dame-des-Neiges

La première travée est voûtée sur croisée d'ogives à nervures apparentes et clef plate. C'est un vestige de style gothique tardif construit en 1535. En 1744, conservant cet élément, on reconstruit l'église en adoptant le principe de la travée rythmique chère au baroque, et en faisant alterner des travées larges et des travées étroites. Ainsi la nef unique en comprend cinq. La dernière, large, sert de chœur à chevet plat. Trois chapelles latérales s'ouvrent de chaque côté et abritent des autels au décorum baroque assez simple. La deuxième chapelle droite conserve la statue de Sainte-Agnès, patronne du village, avec une couronne royale sur la tête, appuyée d'une main sur une épée et tenant de l'autre la palme symbole du martyr. C'est cette statue qui est portée en procession le 21 janvier, jour de la fête patronale. Le bénitier en pierre est daté de 1538.

De nombreuses toiles ornent l'église. Elles sont d'un style assez rustique à l'exception de celle du chevet où figure Notre-Dame-des-Neiges au milieu d'anges musiciens. Le tabernacle monumental en bois doré est plus exceptionnel.

Il a été restauré en 2014.



Tabernacle et maître-autel



Voûte du XVI^e siècle



Site castral de Sainte-Agnès

Le site castral

Implanté sur le piton rocheux qui domine le village actuel, entre 727 et 765 m d'altitude, le site médiéval de Sainte-Agnès est aujourd'hui connu grâce aux recherches conduites par la Société d'Art et d'Histoire du Mentonnais et de son président Rolland Ghersi. Du XI^e au XV^e siècle, château et village ont cohabité sur cet espace étroit. La tour centrale, élevée au centre d'un bloc castral, date du début du XI^e siècle, ainsi probablement que l'église dont l'étude a pu montrer qu'elle comportait une nef unique et une abside semi-circulaire. Puis, entre la fin du XII^e et le début du siècle suivant, un ensemble de bâtiments fortifiés est édifié (notamment une enceinte), ainsi que des maisons d'habitation. C'est durant le XIV^e siècle que le site acquiert sa physionomie actuelle, avec l'aménagement d'une nouvelle enceinte, plus vaste, d'une porte et d'autres travaux qui permettent de réaliser, pour le comte de Provence, une forteresse défendant la frontière du comté. Le site semble voué à l'abandon aux XV^e et XVI^e siècles, ce qui s'explique par le déplacement du village. Au XVII^e et dans la première moitié du XVIII^e siècle, la forteresse, réaménagée, sert périodiquement lors des conflits survenus entre la France et la Maison de Savoie.

Aujourd'hui le site est remarquablement mis en valeur : le château et un jardin médiéval sont ouverts au public toute la journée et toute l'année de 9h à 17h. L'entrée est libre.



Le « pilastre »

Le « pilastre »

En quittant l'église, on trouve sur sa droite une placette sur laquelle se trouvent l'ancienne mairie et une fontaine édifée en 1885, lorsque la conduite d'eau, qui n'arrivait qu'en bas du village, fut prolongée. De là, on s'engage sous un passage couvert par des habitations, le « Pilastre », qui est le point de départ de la rue montante et de la rue descendante. Le Pilastre est doté de chaque côté d'une rangée de bancs en pierre. C'était autrefois le lieu de rassemblement de la population, après les journées de travail, et les jours de fête. On y entendait les sonorités du patois local... L'historien du village, Charles Imbert, raconte dans ses mémoires la fête du 14 juillet, lorsqu'une barrique de vin rouge était placée sous la voûte par la municipalité et que chacun pouvait venir y remplir son verre.



Bloc n°2

Ouvrage Maginot de Sainte-Agnès, 1938

Édifié à partir de 1932, le fort de Sainte-Agnès était un ouvrage de flanquement qui s'insérait dans un dispositif défensif visant à assurer la défense de la baie de Menton et ainsi à interdire une offensive italienne sur Nice. Ses équipements lui permettaient de fonctionner en complète autonomie (usine électrique) et à l'abri des gaz de combat (installations de filtration d'air). L'ouvrage possède trois blocs de combat. Seul le bloc n° 2 est visible du public, à l'extrémité du promontoire qui porte le village et son château. Dominant le pays mentonnais jusqu'à la mer, il est le plus puissamment armé de la ligne Maginot avec deux canons mortier de 75 mm, deux obusiers de 135 mm et deux mortiers de 81 mm. Le bloc 3 est orienté vers le nord et flanque l'ouvrage de Castillon. Il comprend deux canons mortier de 75 mm et deux mortiers de 81 mm. L'ensemble du fort était servi par un « équipage » de 350 hommes. Entrée en action le 22 juin 1940, l'artillerie du bloc n° 2 permit de contenir l'attaque italienne sur Menton.

À noter également l'existence, au col des Banquettes, d'un ouvrage d'infanterie, de taille modeste.

L'ouvrage de Sainte-Agnès, propriété communale depuis 1990, est remarquablement entretenu. Il est ouvert à la visite tous les jours du 1^{er} juin au 30 septembre et le week-end le reste de l'année.



Galerie principale de l'ouvrage



Obusiers de 155 mm



Le Belvédère et le Righi

Le Belvédère et le Righi

La construction du fort a privé le village de sa place publique et de la chapelle Sainte-Agnès, disparues au début des années 1930 pour faire place à un bloc de combat. C'est sur cette place que se déroulaient les fêtes religieuses mais aussi les parties de boules... La chapelle Sainte-Agnès avait été probablement édifiée au moment du déplacement du village, afin de perpétuer le vocable de l'ancienne église. Sur une de ses marches figurait la date de 1575. La vie sociale du village a été bouleversée par ces transformations. Un belvédère a été aménagé sous la place du Fort, permettant de découvrir le littoral de Roquebrune à Menton. L'hôtel du Righi date du début du XX^e siècle. Sur un terrain acquis à la commune, pour une somme dérisoire, un premier chalet en bois fut aménagé en 1906, sur une plate-forme qu'il fallut arracher à la montagne. Dès lors, l'établissement attira la foule des touristes grim pant depuis Menton à dos d'ânes. Tout en déjeunant, ils découvraient le fabuleux panorama depuis la terrasse de l'hôtel... Avant la première guerre mondiale, l'établissement fut reconstruit avec une grande salle de restaurant et une tour belvédère. En 1925 un vaste projet touristique lancé par la société « Menton-Righi-Sainte-Agnès » prévoyait la construction d'un hôtel sur les ruines du fort ainsi qu'un funiculaire aérien reliant les Cabrolles à Sainte-Agnès. Rien de tout cela ne sera réalisé...



Chapelle Saint-Sébastien

Chapelle Saint-Sébastien

Cette petite chapelle de protection est située sur un carrefour de routes desservant le littoral, les villages voisins et la montagne. Elle est placée sous la tutelle d'un des plus anciens protecteurs contre la peste et peut remonter au milieu du XVI^e siècle. Très simple, ouverte par un grand arc en plein cintre, elle a été par la suite fermée d'une façade à fenestrons et doublée d'un porche. La fête du saint était célébrée avec dévotion, chaque année le 20 janvier, par la population qui se rendait en procession jusqu'à la chapelle. Cette dernière abrite depuis 1965 un ensemble d'œuvres contemporaines de Michel-Marie Poulain (1906-1991), artiste-peintre hors normes installé à Èze. Sa peinture rappelle celle de Bernard Buffet. Michel-Marie Poulain a également réalisé en 1953 la décoration de la chapelle des Pénitents blancs à Èze. À Sainte-Agnès, l'artiste a représenté saint Sébastien et sainte Agnès sur des panneaux de contreplaqué ou sur bois d'olivier.



Église Saint-Michel

Le hameau des Cabrolles et ses édifices religieux

Il est situé en amont de la vallée formée par le torrent Borrigo. Celui-ci était utilisé pour actionner plusieurs moulins à huile dont on trouve trace dans les archives dès le début du XVII^e siècle. Au XIX^e siècle, une cinquantaine de personnes y vivaient. Leurs déplacements étaient rendus difficiles en raison de l'éloignement du village, à une heure de marche par un sentier escarpé. C'est dans la première moitié du XX^e siècle que la prospérité du hameau fut la plus grande, assurée essentiellement par la culture des agrumes mais aussi par celle de la vigne et de l'olivier. Le hameau était alors très fréquenté par les touristes, amateurs de belles promenades. La construction de l'autoroute dans les années 1970 a définitivement défiguré ce beau terroir comme en témoigne la situation de la chapelle Saint-François-Baylon (également connue sous le nom de Saint-Pascal), propriété privée, posée en surplomb au bord de la chaussée. La population du quartier s'est accrue avec la construction d'un nouvel hameau, nécessitant l'ouverture en 2014 d'une école à l'architecture remarquable. L'église du hameau, dédiée à saint Michel archange, comporte une nef unique et un chœur avec abside en cul-de-four. La date de 1764, portée sur le linteau de la porte d'entrée du presbytère attenant, pourrait indiquer une construction au XVIII^e siècle.



Façade et intérieur de la chapelle Sainte-Lucie

Chapelle Sainte-Lucie

Située sur le chemin de crête reliant Sainte-Agnès à Menton, non loin du hameau des Cabrolles, sa façade colorée attire l'attention du promeneur. Aucune date ne peut être avancée avec certitude pour sa construction, qui pourrait remonter au XVI^e siècle, mais l'aspect actuel indique un remaniement au XVIII^e siècle. La toile du chœur, représentant sainte Lucie martyre entre deux saintes, date d'ailleurs de cette époque. Précédée d'un porche, la chapelle présente une façade baroque originale, polychrome, percée d'une fenêtre serlienne. Une restauration récente a permis de mettre en valeur l'élégance du volume intérieur, voûté plein cintre. Le culte de sainte Lucie est resté vivant à Sainte-Agnès. Chaque année, le 13 décembre, un pèlerinage continue de rassembler les habitants du village. Victime de la persécution de Dioclétien à Syracuse en 304, Lucie apparaît dans les plus anciens martyrologes. À Sainte-Agnès, le tableau du chœur montre ses attributs, une paire d'yeux posés sur un plateau, qui illustrent un épisode tardif de sa légende : Lucie se serait elle-même arrachée les yeux pour les envoyer à son prétendant mais ceux-ci auraient été miraculeusement remis en place...



Castellar

CASTELLAR

Orienté nord-sud, le territoire de la commune de Castellar s'étend sur 1 224 ha, bordés à l'est par la frontière italienne et à l'ouest par la vallée du Careï. Son relief tourmenté, formé de collines élevées et de montagnes abruptes entaillées par les torrents, est dominé par les sommets du Mont Mulacié (1 326 m), du Mont Razet (1 286 m) au nord, du Gramondo (1 378 m) et du Roc de l'Orméa (1 152 m) à l'est.

Les fouilles de l'abri Pendimoun, aux pieds du Mont Orméa, attestent la présence humaine depuis le Néolithique ancien. La première implantation du village, dénommé *castrum Castellari*, est connue dès 1255, sur une colline située près du vallon de Rau de Mezzo, à 851 m d'altitude. Le nom de la commune vient du latin *castellum*, à l'origine du mot château, dont dérive le provençal castelar. Les ruines actuelles montrent que l'agglomération était ceinte de remparts et coiffée d'un donjon et d'un logis seigneurial. En 1455, les seigneurs de Castellar, Louis et Henrion Lascaris, autorisèrent les habitants à déplacer leur village sur un site plus commode, la colline Saint-Sébastien, promontoire plat situé à 363 m d'altitude. Le nouveau bourg reposait sur un plan en damier formé par trois rues parallèles reliées par d'imposants passages voûtés. Il était protégé par des remparts, rasés au milieu du XVIII^e siècle, dont il ne reste qu'une porte à l'entrée nord du village. La partie sud du village provient d'un agrandissement un peu plus tardif, peut-être de la fin du XVI^e siècle. Après avoir utilisé la chapelle Saint-Sébastien comme paroissiale, une église fut construite au XV^e siècle. Le terroir agricole, principalement dédié à l'oléiculture, suffisait à peine à assurer la subsistance des Castellarois, et certains furent tentés par l'émigration en Algérie, en 1872, à la suite de leur maire qui créa la localité d'Abboville en Kabylie. À cause de sa position sur la frontière, Castellar fut éprouvé par les conflits armés, notamment celui de la deuxième guerre mondiale. Réduit à moins de 350 habitants au début des années 1960, le village renaît et compte aujourd'hui près d'un millier d'habitants dont un tiers dans le village même.



Église paroissiale Saint-Pierre

Église paroissiale Saint-Pierre, 1724-1867

La paroissiale a pour patron saint Pierre et pour titulaire saint Sébastien. L'édifice actuel a succédé à une église plus ancienne, édifiée avant 1487. Cette dernière était orientée est-ouest et ses dimensions étaient plus réduites qu'aujourd'hui. En 1610, l'église médiévale se trouvait dans un tel état de délabrement que Mgr Stefano Spinola, évêque de Vintimille, y jeta l'interdit. Des travaux furent aussitôt entrepris et dureront plus de deux ans. En 1724, à nouveau dégradée, l'église fut remise en état « avec l'aide des pauvres » suivant la formule gravée sur le linteau du clocher. Entre 1844 et 1867, l'édifice subit une transformation radicale avec inversion de son orientation et une extension vers le nord pour établir le nouveau chœur. La porte principale sise à l'est fut condamnée et on en ouvrit une nouvelle sur la façade sud. Un parvis fut créé à cette occasion. Le clocher comporte deux cloches fondues en 1661 et en 1900. À l'intérieur, une nef unique, flanquée de chapelles latérales, est prolongée d'un large chœur en abside. Le mobilier est digne d'intérêt : un *Baptême du Christ*, toile de la fin du XVII^e siècle, un *Saint François recevant les stigmates*, du XVIII^e siècle, un gisant en bois sculpté du XVIII^e siècle dans la chapelle latérale gauche, l'autel de la Vierge avec ses 15 petits tableaux représentant les mystères du Rosaire.



Nef de l'église paroissiale Saint-Pierre



Autel de la Vierge



Chapelle Saint-Sébastien

Chapelle Saint-Sébastien, XIV^e - XVII^e siècle

Située au nord du village, jouxtant le cimetière, cette chapelle est l'ancienne église paroissiale de Castellar, alors sous le titre de saint Pierre. Elle est antérieure au déplacement du village sur le site actuel, en 1435. Au moment de la construction de la nouvelle église, dans le village, la chapelle fut rebaptisée Saint-Sébastien et devint une simple chapelle cimétériale. La nouvelle titulature est un appel à la protection du saint contre les épidémies, et plus particulièrement contre la peste. Des éléments significatifs du roman tardif, peut-être du XIV^e siècle, y subsistent. Élevée en bel appareil régulier, elle possède un clocher-mur percé de deux baies, gémées par une colonnette à chapiteau. Le portail roman, en arc brisé, est surmonté d'un oculus. À l'intérieur, on découvre un vaisseau de deux travées, chacune couverte d'une voûte d'arêtes. Elle est prolongée vers l'est d'une abside semi-circulaire couverte en cul-de-four et ajourée d'une baie ébrasée. L'édifice a ensuite été en partie reconstruit au XVII^e siècle, puis fortement restauré en 1888. Il a été inscrit à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques dès 1925. L'un des monuments aux morts de la commune est placé à proximité de la chapelle. Les noms et les photographies des 27 Castellarois morts pour la France pendant la Grande Guerre figurent sur une stèle de pierre et de marbre.



Chapelle du Saint-Esprit, 53, rue du général Sarrail

Les chapelles de pénitents

Castellar était doté d'un nombre important de lieux de culte, aujourd'hui pour partie disparus : six chapelles à l'extérieur du village et deux chapelles de pénitents, dans l'enceinte de l'agglomération, sans oublier l'église paroissiale

La chapelle du Saint-Esprit, mentionnée pour la première fois en 1567, servait aux offices des Pénitents blancs, comme l'indique son linteau gravé représentant deux pénitents en cagoule encensant le Saint-Esprit symbolisé par la colombe. Elle a conservé le mobilier des pénitents : tableaux, bannières et lanternes de procession. Un panneau rédigé en latin évoque « le grand tremblement de terre du mercredi 23 février 1887 » qui causa l'effondrement de la voûte de l'édifice l'année suivante. À Castellar, les dégâts furent moindres que dans les communes voisines de Menton et de Castillon, ce dernier village étant presque entièrement détruit.

La chapelle de la Miséricorde, qui appartenait aux Pénitents noirs, possède un clocheton baroque de plan triangulaire coiffé d'un élégant dôme du XVIII^e siècle. À l'intérieur, la voûte en plein cintre est ornée d'un beau plafond étoilé.



L'intérieur de la chapelle du Saint-Espirit aménagée en musée



Chapelle de la Miséricorde, 5 bis, rue du général Sarraill



Chapelle Saint-Antoine

Les chapelles rurales

Les chapelles entouraient le village, formant une couronne protectrice contre les épidémies.

La chapelle Saint-Antoine (XVII^e et XVIII^e siècles) est précédée d'un porche ouvert. Saint Antoine était réputé protéger de la peste. Au XVII^e siècle, un phénomène de superstition et d'obscurantisme vint tourmenter la population castellaraise. En 1622 débuta le procès de cinq femmes convaincues de sorcellerie, dont la principale accusée sera pendue et brûlée, l'année suivante, devant cette chapelle.

La chapelle Saint-Roch, dite du Bon voyage, se trouve sur la route des Granges de Saint-Paul. Elle possède un porche ouvert et un chevet à trois pans. Lors de la fête du saint, le 16 août, les gens du village venaient y faire bénir leurs animaux.

La chapelle Saint-Bernard est située sur le col éponyme, à 769 m d'altitude, sur l'ancien chemin reliant la côte à Sospel.

L'édifice actuel, qui n'est pas antérieur au XII^e siècle, pouvait servir d'abri aux voyageurs, avec son porche intérieur. À proximité, la pointe de La Penna pourrait avoir porté un castrum, une petite agglomération fortifiée citée au XII^e siècle. Jusqu'au début du XX^e siècle, les terres situées entre le village et la chapelle étaient toutes cultivées, accueillant blé et vigne, ainsi que des jardins dans les vallons, ceux-ci bénéficiant de l'eau collectée par de nombreuses « barmes », galeries de captage souterraines.



Chapelle Saint-Roch



Chapelle Saint-Bernard



Palais Lascaris

Palais Lascaris, XVII^e siècle

Cet édifice témoigne de l'importance, pour le village, de la famille des Lascaris, comtes de Vintimille, dont la branche locale donna en 1637 un grand maître à l'Ordre de Malte (Jean Paul Lascaris de Castellar) et fut à l'origine du palais niçois éponyme. C'est après la convention de 1435 passée entre la communauté et les seigneurs que l'édification de ce palais fut décidée. À l'origine composé de trois corps s'établissant autour d'une cour pavée, il a été maintes fois modifié et les rivalités opposant les branches Lascaris conduisirent à sa division. Baroquisé fin XVII^e, il est agrémenté d'une curieuse tour-porche couverte par une coupole de tuiles polychromes coiffée d'un lanternon. Du porche, on emprunte l'escalier monumental qui permet d'accéder aux étages. Les décors baroques en stuc conservés à l'intérieur (le dôme et une chambre du deuxième étage) sont caractéristiques de la fin du XVII^e siècle : pilastres, corniches, têtes féminines et guirlandes de fruits, coquilles et volutes. Propriété du commandant Arson au début du XIX^e siècle, le palais est ensuite laissé à l'abandon et se ruine. Acquis par la commune et récemment restauré, il a désormais une fonction muséale.



Vitrines consacrées à l'Abri Pendimoun au Palais Lascaris

Abri Pendimoun, 8 000-2 500 av. J.-C.

C'est au Palais Lascaris que l'on peut découvrir les résultats des fouilles entreprises sur le site de l'abri Pendimoun depuis 1955 par les professeurs Louis Barral et Didier Binder.

Au pied de l'Orméa, l'abri Pendimoun compte parmi les grands centres préhistoriques européens. Des hommes se sont abrités dans ce refuge pendant près de 10 000 ans mais principalement entre 8 000 et 2 500 avant J.-C., formant des dépôts de près de trois mètres d'épaisseur. Ce sont les installations néolithiques qui constituent l'intérêt fondamental de ce site, et tout particulièrement les premières d'entre elles, au sixième millénaire avant notre ère (Néolithique ancien). Celles-ci se rattachent à un grand complexe culturel, celui de la céramique imprimée, caractérisée à Pendimoun par une poterie aux formes variées et aux décors imprimés selon différents procédés. Les témoins des progrès de l'agriculture sont ici visibles sous forme de grains d'orge et de blé amidonnier carbonisés, mais aussi par la présence de faucilles en silex. La découverte la plus spectaculaire a été l'exhumation de sépultures, dont celle d'un homme ayant vécu vers 5 500 ans avant notre ère (un moulage du squelette est visible dans le musée). L'un des sujets féminins montre les traces d'une trépanation réussie, témoignant de la parfaite maîtrise de cette technique.



Fontaine « A pila »

Fontaine « A Pila », 1824

Jusqu'en 1824, les villageois devaient parcourir 500 mètres pour s'approvisionner en eau à la Fuont Vieil, sous la chapelle Saint-Antoine, ou utiliser des citernes comme celle placée sous le palais Lascaris . À l'initiative du commandeur Pierre-Joseph Arson, un captage de la source de Petrinca fut réalisé afin d'amener l'eau au centre du village, devant le palais Lascaris dans la rue Longue. Ce nouvel équipement s'avéra rapidement insuffisant pour les besoins du village. Des lavoirs furent également réalisés, en contrebas de l'église Saint-Pierre et sur la place Darrière. Dès 1860, la commune sollicita un entrepreneur pour aménager d'autres fontaines dans le village et augmenter le volume d'eau fourni. Il fallut cependant attendre 1905 pour que le réseau de Petrinca soit rénové. La question sera résolue définitivement en 1926, grâce au combat mené par le maire François Gaziello pour assurer à ses administrés une eau pure et abondante. Alerté par plusieurs cas de typhoïde, il dut résoudre successivement les problèmes de l'insuffisance du débit, de la pollution de la source de Petrinca et d'une tentative de captage des sources par des propriétaires privés. L'eau arrivera au robinet dans chaque maison en 1933.



Moulin à huile

Moulin à huile, 1948-2007

L'olivier représentait à Castellar la principale culture, la seule permettant de dégager des excédents commercialisables. Les surfaces cultivées furent multipliées par six entre le début du XVIII^e et le milieu du XIX^e siècle. Douze moulins à huile, dont six mixtes, sont recensés au XIX^e siècle, fonctionnant à sang ou à eau (pour ces derniers dans le vallon du Careï). La construction en 1948 d'un nouveau moulin à huile fut la première réalisation de la nouvelle municipalité élue après-guerre, grâce au soutien du député Virgile Barel. L'olivier était encore censé constituer la principale richesse de la commune et l'implantation du moulin dans le village avait pour but d'éviter un fastidieux transport des olives jusqu'au hameau de Monti. Prévu pour traiter 150 tonnes d'olives, le moulin subit une baisse d'activité lié au gel des oliviers en 1956. En 2007, la modernisation des installations fut réalisée grâce à l'acquisition de nouvelles machines. Dès 2008, le moulin traitait 26 tonnes d'olives et obtenait 5400 litres d'huile éligible à l'A.O.C. « Olives de Nice ». Castellar est également connu pour avoir accueilli, en 1893, la première caisse de crédit agricole des Alpes-Maritimes.



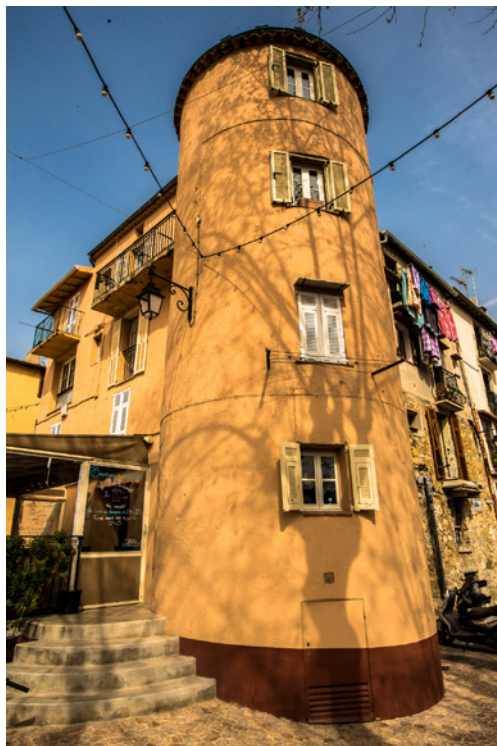
Porte nord, 1548

Les vestiges des fortifications : porte fortifiée et tours

Au terme de la convention passée avec leurs seigneurs, les habitants du Vieux Castellar s'étaient engagés à bâtir 29 maisons (chiffre correspondant au nombre de familles déplacées), de hauteur et de largeur égales, dont les murs extérieurs constituaient un rempart. Au XV^e siècle, le site présentait un aspect assez différent de ce qu'il est aujourd'hui, avec deux mamelons séparés par une échancrure naturelle à la hauteur du passage *Souta loggia*. Le mamelon situé au nord fut le premier construit avec trois rangées de 10 maisons (incluant une maison-tour seigneuriale), disposées le long de deux rues droites, configuration caractéristique des villages repeuplés à la fin du Moyen Âge. Les remparts formés par les murs extérieurs des maisons étaient renforcés par des tours et des tourelles, rondes ou carrées, qui en assuraient le flanquement sur certains points, comme l'indique un témoignage datant de 1777 : « L'on voit de plus dans l'enceinte du village qu'il était barricadé par quatre portes et cinq tours, dont l'une est au château, l'une forme partie de la maison de monsieur le comte de Vintimille, une autre fait partie de la maison de monsieur le baron Lascaris, et deux rondes dont l'une vers la moitié, l'autre à la fin du village vers le midi ».



Passage couvert dit « Souta loggia »



Tour de la place Georges Clemenceau



Site du Castillon médiéval

CASTILLON

Castillon est une des plus petites communes des Alpes-Maritimes par sa surface, 751 ha, et son territoire, entièrement montagneux, est enclavé entre les communes de Castellar, Menton, Sainte-Agnès, Peille et Sospel. Au sud, l'altitude du territoire communal est de 275 m mais elle s'élève pour atteindre 1 259 m à la cime du Mont Ours. Le village actuel est implanté à 555 m d'altitude. Le nom de Castillon, qui est en fait le diminutif de *castel* (château), apparaît dans l'histoire au X^e siècle comme possession des comtes de Vintimille. Pendant plusieurs siècles, le fief de Castillon fut l'objet d'échanges entre les Vintimille, les seigneurs de Monaco et les Vento, puissante famille génoise, pour finalement être acquis par les consuls de Sospel en 1 376. Ceux-ci fortifièrent alors le site. En 1795, les deux communautés de Sospel et de Castillon se séparèrent. En raison de la pauvreté du terroir, dont les cultures principales étaient la vigne et l'olivier, les Castillonnais menaient une vie modeste. Peu de communes ont été autant frappées par l'adversité. Le village a en effet connu trois sites successifs. Le premier, à cheval sur le col, fut détruit par le tremblement de terre de 1887 et reconstruit à proximité mais cette deuxième agglomération fut à son tour dévastée par les bombardements alliés à la fin de l'année 1944. On décida alors de l'implanter un peu plus bas, sur un site nouveau, à environ 3 km du col. Cette reconstruction fut réalisée entre 1949 et 1955.



Montée de Tralatour



Ancienne place Saint-Joseph

Site du premier village médiéval

Il reste peu de traces du village médiéval. Implanté de part et d'autre du col de Castillon, avec une orientation sud-nord, il avait conservé une partie de ses fortifications et notamment ses deux portes d'entrée. Au total une cinquantaine d'habitations se serraient autour de l'église et de la maison commune. En partant de l'extrémité sud du village, la place Saint-Joseph conduisait au quartier de Tralatour par un escalier à pas d'âne, puis à la place Saint-Julien qui était le centre du village. Depuis cette dernière, un passage voûté permettait de traverser le village vers les quartiers nord de Malpertus, la Placette et la Jarette où se trouvait le cimetière. L'agglomération fut dévastée par le tremblement de terre du 23 février 1887 : sur 48 maisons 22 s'écroulèrent, 10 étaient inhabitables et les autres fortement endommagées. Deux enfants furent ensevelis sous les décombres. Récoltes et provisions furent englouties sous les ruines et les 313 habitants réduits à la misère.



Site du deuxième village

Site du deuxième village, fin XIX^e siècle

Après le séisme de 1887, la décision fut prise de reconstruire un nouveau village à proximité. Les habitations se répartissaient de façon régulière autour de plusieurs rues et des places Sidi-Brahim et de l'église. Le village resta sans mairie et, dès 1903, un projet fut établi par la municipalité qui hésita plusieurs années sur le choix définitif de l'emplacement. Le bâtiment fut finalement livré en 1917. Pris sous le feu des Alliés puis des Allemands pendant les combats de l'automne 1944, les habitants se réfugièrent dans le tunnel du tramway mais quatre d'entre eux furent néanmoins tués. Commune martyre, Castillon reçut pour cet épisode tragique de son histoire la Croix de Guerre 1939-1945. Gravement endommagées, les maisons furent systématiquement rasées à l'exception de l'église.



Vestiges de l'église Saint-Michel

Ruines de l'église Saint-Michel, 1906

Sommairement réparée, l'ancienne église continua à être utilisée pour le culte pendant 10 ans, le temps que la construction d'un nouveau lieu de culte soit menée à bien au quartier de La Colle. Deux projets furent successivement établis et l'église fut achevée en 1897 pour un coût de 6 048 francs, en grande partie financé par un secours de l'État attribué en 1887. L'édifice mesurait un peu plus de 16 m de long sur 9,5 m de large. La mairie était intervenue pour que l'on remplace la voûte en voliges par une voûte en briques afin d'empêcher que « l'air, très froid en hiver, pénètre dans l'église par le plafond ». La construction d'un clocher avait été envisagée dès 1897 mais sa réception ne fut effective qu'en 1906. L'édifice, qui conserve la trace des éclats d'obus depuis 1944, est un haut-lieu de la mémoire des Castillonnais.

À proximité, sous une arcade aménagée dans le talus, se trouve l'ancienne fontaine qui amenait au village, depuis 1836, l'eau d'une source située sur les pentes du Mont Garuche.



Nouveau Castillon

Site du village actuel, début années 1950

Entre 1949 et 1953, le village de Castellon fut reconstruit plus bas dans le vallon descendant vers Menton, sur un site à mi-pente remarquablement bien exposé. C'est grâce à l'aide financière des habitants de Beausoleil et de la Société des Bains de Mer que les travaux purent être entrepris. Le projet fut confié à l'architecte Richard Laugier (1896-1984) qui s'était rendu célèbre par la construction du Palais des Expositions à Nice. Pour Castellon, il choisit de privilégier un style ancien convenant mieux à un village de montagne devant s'intégrer dans le paysage : villas et petits immeubles de deux-trois niveaux, traités en pierres apparentes et couverts de tuiles rondes. Tenant compte de la topographie, de l'orientation, de l'indépendance à donner aux logements, Laugier a composé un village traditionnel du pays niçois. L'étagement des constructions permet à tous les occupants de bénéficier d'une vue sur le paysage. Une mairie et une église furent livrées en même temps. La population, tombée à une cinquantaine d'habitants au milieu des années 1960, s'accroît depuis les années 1990 grâce aux efforts de la municipalité. Ainsi, une extension du village permet d'accueillir artistes et artisans d'art dont la présence fait aujourd'hui la renommée du village...



Église Saint-Julien

Église Saint-Julien, 1951

Avec sa courte nef et sa haute abside, son clocher à bulbe couvert d'écaillés polychromes, l'édifice réalisé par l'architecte Richard Laugier reprend des modèles familiers à la Bévéra et à la Roya (comme à Saorge). L'intérieur est original, l'exiguïté et l'escarpement du terrain obligeant l'architecte à créer un narthex coudé. On y a regroupé quelques éléments de mobilier ancien ayant échappé aux destructions, comme des bannières de pénitents. Non loin de l'église, le four-boulangerie, reconstruit lui aussi en 1951, évoque par sa forme extérieure une chapelle de pénitents, rappelant l'existence de celle des pénitents blancs dans le vieux village.

Deux chapelles rurales se trouvaient à proximité du village. La chapelle Saint-Antonin, aujourd'hui détruite, possédait un énorme linteau monolithe indiquant sa date de construction, 1651. Visible depuis la route, sous le village, se trouve la chapelle Saint-Louis Streuss.



Tunnel de la route Menton-Sospel

Tunnel de la route Menton-Sospel, 1864

Au début du XIX^e siècle, Castillon était relié à Menton par un chemin escarpé à flanc de montagne, en rive droite du Careï, passant par le col de Rencurel puis sous le Pic de Garuche. La voie était difficilement praticable par les bêtes de somme, ce qui gênait considérablement les échanges. L'administration sarde conçut en 1850 un projet de route carrossable passant par le fond de la vallée du Careï puis par la vallée du Merlanson du côté de Sospel. Un consortium se chargea du financement du projet dont le coût était évalué à 370 000 liras, somme considérable pour l'époque, prise en charge pour les deux tiers par les communes de Menton et de Sospel. Le col fut franchi à 707 m d'altitude par un tunnel au lieu-dit La Garde. Cet ouvrage d'art, achevé le 10 décembre 1864, est toujours utilisé aujourd'hui.



Viaduc du Caramel

Viaduc du Caramel, 1912

Le viaduc du Caramel est un ouvrage d'art exceptionnel, pièce maîtresse de la ligne de tramways Menton-Sospel concédée à la compagnie des Tramways de Nice et du Littoral (T.N.L.) pour alimenter en matériaux le chantier de construction du chemin de fer Nice-Coni. Envisagée dès 1905 et achevée en 1912, cette ligne fit l'objet de nombreux projets car l'autorité militaire s'opposa longtemps à son tracé en raison du risque d'invasion italienne. Sur le plan technique, elle devait emprunter les vallées du Careï puis du Merlanson mais la forte déclivité posait problème, notamment au lieu-dit Le Caramel où la voie, établie à flanc de coteau, devait tourner à 180 degrés. On décida de construire à cet endroit un viaduc en demi-cercle. Cet extraordinaire ouvrage d'art, à 452 m d'altitude, a la forme d'un oméga de 120 m de long bâti sur 11 arches de pierres. Les viaducs de Monti et du Careï sont également visibles sur le parcours.



Tunnel du tramway

Tunnel du tramway, 1908

Le tunnel du tramway, aujourd'hui réutilisé par la route, est au point culminant de la ligne, à 565 m d'altitude. Les habitants de Castillon souhaitaient qu'il soit percé plus haut, à proximité du village pour qu'ils puissent l'emprunter, ou bien que l'on construise un funiculaire reliant le village à la tête du tunnel. L'armée s'y opposa et imposa le percement à cet endroit pour des raisons stratégiques. Le tunnel, long de 763 m, fait déboucher la ligne dans la vallée du Merlanson où elle rejoint Sospel par une pente régulière. En raison du profil de la voie, la vitesse des trains ne dépassait pas 12 km/h. Après l'achèvement de la ligne P.L.M. Nice-Coni, le trafic marchandises chuta brutalement et l'exploitation de la ligne Menton-Sospel cessa le 23 mars 1951.



Bloc de combat n°5



Canon de 75 mm

Ouvrage Maginot de Castillon, années 1930

L'armée projeta d'implanter un fort sur le site de Castillon dès 1931. En effet, le secteur constituait une voie de pénétration facile pour les troupes italiennes qui, en débouchant des cols voisins du Mont Gramondo, auraient pu contourner la ligne Maginot des Alpes-Maritimes, en construction dans les années 1930. En raison de l'exiguïté du terrain, le fort de Castillon a la particularité d'être construit tout en hauteur. C'est un ouvrage mixte d'artillerie et d'infanterie dit de flanquement, comprenant quatre blocs de combat dont les mortiers de 81 mm et les obusiers de 75 mm protégeaient les ouvrages du Barbonnet, de Saint-Roch, de l'Agaisen et du Monte Grosso. Son « équipage » était constitué de 520 hommes. Entre le 14 et le 25 juin 1940, il fut, en première ligne, la pièce maîtresse de la résistance française à l'offensive des troupes de Mussolini.



Sospel

SOSPEL

Son vaste et beau territoire de moyenne montagne (6 239 ha), à la limite de la Bévéra. Au nord, le relief s'élève progressivement à 1 603 m à la Cime du Ters (point culminant), à l'est se trouve la frontière italienne et sa ligne de crête s'élevant du sud au nord. Plusieurs cols permettent d'accéder aux vallées limitrophes : à l'ouest le col de Braus, à l'est les cols de Pérus et de Brouis, au sud le col de Castillon. L'agglomération occupe, à 348 m d'altitude, le centre d'un riche bassin alluvionnaire au confluent du Merlanson et de la Bévéra.

Le nom de Sospel apparaît en 1095 sous la forme de *Cespedelli*. Ce dernier aurait pour origine le latin *caespes, pitis* (motte de gazon), *cespitellum*, c'est-à-dire, par extension, petit domaine cultivé.

En 1262, l'agglomération de Sospel, déjà importante, fut choisie comme chef-lieu de la viguerie de Vintimille et du Val de Lantosque. Lors du Grand Schisme d'Occident, en 1378, un évêque partisan du pape d'Avignon s'installa à Sospel dont l'église Saint-Michel devint alors cathédrale jusqu'en 1411. Par la suite, au-delà du Moyen Âge, l'agglomération ne se développa plus en surface et on se contenta de surélever ou de reconstruire les maisons sur place. Cependant, la prospérité de la ville resta considérable jusqu'au début du XIX^e siècle, grâce au passage de la route Royale reliant Nice au Piémont, et à la richesse de son agriculture. En 1754, ses 4 100 habitants faisaient de Sospel la deuxième ville du comté après Nice.

L'arrivée du chemin de fer, en 1928, et l'essor touristique observé avant 1914, ne parvinrent pas à freiner l'exode rural massif et l'abandon des campagnes sospelloises. De plus, Sospel sortit meurtri des épreuves de la deuxième guerre mondiale.

Partiellement désenclavé par le rétablissement de la voie ferrée en 1979 et la pénétrante de Menton, Sospel est aujourd'hui un important centre touristique et de séjour qui a su mettre en valeur son patrimoine architectural et naturel.



Les deux quartiers vus depuis l'Agaisen

Le développement urbain de Sospel au Moyen Âge

L'agglomération s'est d'abord développée sur la rive sud de la Bévéra, près de son confluent avec le Merlanson, puis sur sa rive nord, ces deux quartiers étant reliés par un pont déjà mentionné en 1217.

L'agglomération sud était ceinte d'un rempart prenant appui, au sud-est, sur le château. Il enfermait la ville par le sud-est, parallèlement à la rive nord du Merlanson, rejoignait la place Saint-Pierre puis la Bévéra qu'il longeait jusqu'à la place de la Cabraïa, remontait vers le sud, suivant la rue Saint-Michel et la façade actuelle de l'église Saint-Michel.

Au-delà du pont, le faubourg ne montre pas de trace de fortification. Il se présente sous forme d'un carré à l'intérieur duquel les maisons sont disposées de façon assez régulière. Sospel a compté plusieurs paroisses au Moyen Âge. Trois se situaient dans l'agglomération. Sur la rive droite de la Bévéra, Saint-Michel (à l'origine de l'église actuelle), et Saint-Pierre, à l'extrémité orientale de l'agglomération (démolie au XIX^e siècle). Sur la rive gauche, Saint-Nicolas (actuelle chapelle du Saint-Esprit).

Par ailleurs, à 2 kilomètres au nord-est de l'agglomération se trouvait l'église Saint-Gervais, lieu de culte dont il subsiste des vestiges importants. Enfin, citée en 1095, l'église Notre-Dame-de-Verx, qui s'élevait au lieu aujourd'hui appelé La Commenda, à 3 kilomètres au nord-ouest de l'agglomération.



Cathédrale Saint-Michel

Cathédrale Saint-Michel, 1641-1762

La première mention de la paroissiale Saint-Michel date du 17 avril 1229 mais ce premier édifice a laissé place en 1641 à une imposante église baroque. Cette construction résulte d'un vœu fait par la population sospelloise lors d'une épidémie de peste. Des embellissements furent réalisés au XVIII^e siècle et achevés en 1762 puis, suite au séisme de 1887, une restauration fut effectuée en 1888. L'élégante façade, achevée en 1762, correspond à la conception baroque élaborée au Gesù de Rome par Vignola (1568-1584), perfectionnée par Carlo Maderna à Sainte-Suzanne (1603). Des niches abritent les saints Abscans et Hippolyte, patrons locaux (le premier est inconnu). La haute corniche, très élégante, les chapiteaux corinthiens, les ailerons et les pots à feu contribuent à la richesse de cette façade. Le décor de la partie supérieure a déjà une surcharge rococo. Un perron à trois séries de marches, au dallage noir et blanc, s'avance sur la place dont les galets reprennent cette bichromie et forment une rosace centrale. Cette ornementation, fréquente dans le comté de Nice, peut remonter à la fin du XVII^e ou au début du XVIII^e siècle. La conception, le plan, les élévations et le décor d'architecture intérieur doivent beaucoup à Sainte-Réparate à Nice, œuvre de Jean-André Guibert. Cette similitude permet de lui attribuer la cathédrale de Sospel.



Le clocher

Le clocher, fin XII^e-début XIII^e siècle

Lorsque la cathédrale Saint-Michel a été reconstruite au XVII^e siècle, son clocher roman a été conservé. L'observation attentive de l'ensemble montre deux modes de construction différents.

La section inférieure pourrait dater de la seconde moitié du XII^e siècle tandis que la partie supérieure (étages campanaires et pyramide) serait de la fin du premiers tiers du XIII^e siècle, c'est-à-dire à l'époque où l'église apparaît dans les actes. Édifié sur un modèle originaire des lacs italo-suisse diffusé dans notre région et en Dauphiné, le clocher comporte des baies plein cintre sur trois niveaux, dont certaines sont ajourées, au centre des quatre côtés du clocher. Les registres médian et supérieur sont décorés par des arcatures aveugles marquées par de robustes lésènes d'angle. Entre le registre médian et le registre inférieur, ce sont des bandes décoratives en dents d'engrenage qui apparaissent.

Un toit pyramidal quadrangulaire de forte pente coiffe l'ensemble.

Le clocher de Saint-Michel compte aujourd'hui cinq cloches.

La plus ancienne, qui porte le nom de Saint-Michel, remonte à 1823 ; la plus récente ne date que de 1954.



La nef

La nef

Le plan de l'église Saint-Michel est une composition traditionnelle constituée d'une large nef à quatre travées, flanquée de bas-côtés et qui s'achève sur un transept non saillant, caractéristique des églises de la Contre-Réforme. La cathédrale n'est pas orientée. La façade principale est à l'est et, à l'extrémité occidentale, se trouve le chœur constitué de deux travées droites et d'une abside. De part et d'autre se trouvent deux chapelles dont celle au sud est dite des Bréa car elle abrite un retable peint par François Bréa. L'église présente deux niveaux d'élévation dans l'espace de la nef, séparés par une corniche : un premier niveau avec de grandes arcades, surmonté d'un deuxième niveau avec des fenêtres hautes situées à chaque travée de la nef, dans les bras du transept et tout autour du chœur. Des lunettes permettent de les dégager de la voûte.

Un ensemble de tirants participe à la stabilité de l'édifice. Ils sont placés entre chaque travée, à l'aplomb des supports. L'orgue a été construit par les facteurs d'orgue Agati et frères, de Pistoia (Toscane) en 1843 mais le buffet date de la seconde moitié du XVIII^e siècle. Son décor est particulièrement soigné. Il a été restauré en 1988-1989 par le facteur Jean-François Muno.



La coupole du transept

Le transept

La croisée du transept est carrée et reçoit une coupole surbaissée. La chapelle sud accueille l'autel du Rosaire avec une niche centrale encadrée de 14 tableaux des mystères glorieux, douloureux et triomphants ; l'autel nord est celui de Notre-Dame-du-Mont-Carmel. Il rivalise de stucs et de faux marbres. Les bras du transept sont couverts par des berceaux à lunettes, tout comme la nef et le chœur qui s'achève par un cul-de-four également à lunettes. Il n'y a pas de doubleaux entre les travées des berceaux : ils sont feints dans le décor peint des voûtes. Les chapelles des bas-côtés sont couvertes par des voûtes d'arête.



Triptyque de la Pietà

Triptyque de la Pietà, début XVI^e siècle

Ce triptyque (chevet du bas-côté gauche) provient de la chapelle des Pénitents blancs et illustre un épisode de l'histoire de cette confrérie. Au centre, la Pietà se place sous la Croix, vocable de la confrérie des pénitents ; saint Jean et sainte Marie-Madeleine l'entourent tandis qu'à ses pieds paraissent les donateurs représentés en pénitents en cagoule, dont c'est la plus ancienne représentation pour le comté de Nice. Les panneaux latéraux présentent sainte Catherine, qui est la patronne des femmes membres de la confrérie de la Sainte-Croix, et saint Nicolas, identifiable grâce à l'un de ses attributs les plus populaires : trois bourses d'or qu'il donna, pour les doter, aux trois filles d'un misérable qui, en désespoir de cause, les destinait au lupanar... La sécheresse du dessin contribue à donner aux visages une finesse très expressive et à l'ensemble beaucoup d'élégance. Cette Pietà, probablement réalisée vers 1518, est une œuvre de qualité dans laquelle se lisent des influences multiples. Franciscaine, avec la représentation de la Vierge « larmoyante », provençale mais aussi flamande. Pour cette dernière, cela se traduit par l'ample manteau de la Vierge, sa guimpe stricte, le corps presque monumental du Christ dont un bras attire le regard du spectateur tandis que la main au premier plan vient effleurer les pénitents.



Triptyque de l'Immaculée

Triptyque de l'Immaculée, vers 1540

Attribuée à François Bréa, cette œuvre groupe sainte Marthe et sainte Suzanne encadrant la Vierge. Au registre supérieur, une Pietà sépare les protagonistes de l'Annonciation. Les références à Ludovic Bréa sont indéniables, tant dans la présentation des personnages que dans leur sereine beauté. On sait que François Bréa, qui avait hérité de l'atelier de son oncle, a repris à l'identique certains modèles. Le travail de François Bréa, quoique archaïsant pour le milieu du XVI^e siècle, est remarquable pour le rendu des visages, les couleurs et surtout les paysages. Traités en vues cavalières, ils développent d'étonnants lointains, avec des montagnes élevées, des rochers escarpés dominant des vallées forestières, des collines cernées de bosquets et de buissons touffus. Ces compositions fantastiques aux multiples symboles sont influencées par l'École du Danube et des peintres nordiques du XVI^e siècle. Cette œuvre, que l'on peut situer autour de 1540, est une des réussites de François Bréa avec la *Vierge de Philierme*, conservée à l'église Saint-Barthélémy de Nice.



Chapelles des Pénitents gris (à gauche) et des Rouges

Place Saint-Michel

Avec les édifices qui l'entourent, la place forme un ensemble exceptionnellement homogène et complet. Son sol a été traité en calade, des galets blancs et noirs formant au centre une rosace, ornementation pouvant dater de la fin du XVII^e ou du début du XVIII^e siècle.

Deux chapelles de pénitents donnent sur la place, de part et d'autre de la rue menant au château. À droite, la chapelle des Pénitents rouges fut édifée en 1678 sur un terrain donné par l'église Saint-Michel. Désaffectée, elle sert désormais de salle de spectacle. À gauche, la chapelle des Pénitents gris est un édifice du XVIII^e siècle construit par la confrérie des Stigmates et de la Conception de la Vierge, fondée en 1619. Datée de 1731, la toile ornant le chevet regroupe les *saints François et Charles-Borromée aux pieds de l'Immaculée*.

Contiguë à l'église et construite partiellement sur arcades, se trouve l'ancienne mairie puis école de garçons. L'édifice date de la première moitié du XVIII^e siècle.

Au nord, le palais Ricci, plus beau palais de Sospel, conserve des vestiges de la période médiévale, avec une façade au décor baroque. Il appartenait à la famille Ricci de Ferres. Sur la façade, une stèle rappelle le passage du pape Pie VII à Sospel en 1809.



Au sud de la place Saint-Michel



Le palais Ricci des Ferres



Donjon

Donjon de l'ancien château et remparts

Sospel comptait au Moyen Âge de nombreux châteaux dispersés sur son territoire (24 sont recensés au XVIII^e siècle). Ils furent tous abandonnés par la suite. Le château de Sospel se trouvait en limite sud-est de l'agglomération. Il subsiste aujourd'hui la ruine d'un donjon pentagonal datant du XIII^e siècle avec ses archères. Un rempart urbain prend appui sur lui, percé de fentes de tirs. Partant de la pointe du château, il fermait la ville par le sud-est, le long de la rive du Merlanson, affluent de la Bévéra. D'autres remparts protégeaient la cité. Le rempart nord fut détruit lors des travaux d'aménagement de la Route Royale en 1787 et les remparts ouest et sud servirent d'appui à la construction de maisons. Au total, les remparts de la ville étaient percés de cinq portes. Seule la porte sud a été conservée.



Arcades de la rue Saint-Pierre

Les arcades de la rue Saint-Pierre, Moyen Âge

Dans l'axe de la place Saint-Michel, la rue Saint-Pierre est bordée de bâtiments comportant une rangée d'arcades pratiquées sous le premier étage des maisons et soutenues par des piliers massifs. Ces arcades forment ainsi une galerie permettant une circulation à couvert. Même si elles constituent un tout cohérent, les arcades diffèrent sensiblement par leurs dimensions d'une maison à l'autre. Elles devaient abriter des commerces ainsi que des marchés ponctuels. Au Moyen Âge, les hommes et les marchandises arrivaient de Nice par la place Saint-Michel, empruntaient la rue Saint-Pierre, bifurquaient dans la rue du Pont, franchissaient la Bévéra puis parcouraient l'actuelle rue de la République en direction de Coni.



Palais du Viguiier

Palais du Viguiier

En empruntant la rue Saint-Pierre, on parvient au palais du Viguiier, dénommé également Palais de la Gabelle. Cette maison est considérée comme ayant été le siège de la viguerie de Sospel au XIV^e siècle. Les deux premiers niveaux de ce remarquable édifice sont soigneusement appareillés. Son décor présente un grand intérêt avec une alternance de lits blancs et gris foncé; cette bichromie se retrouve fréquemment en Ligurie sur des demeures de la fin du Moyen Âge. Au dernier étage subsiste une fenêtre qui pourrait avoir été une baie géminée. L'embrasure est encadrée de pilastres dédoublés avec chapiteaux à feuilles d'acanthé qui dateraient du XIV^e siècle. La signature du maître d'ouvrage apparaît sur la gauche, au-dessus de l'ouverture de la dernière porte : « F. MAISTRO FRANSISCO ME FECIT ». Deux claveaux surmontant une ancienne ouverture subsistent dans la partie ouest du mur et sont gravés d'un lion et d'un agneau.



Fenêtre géminée, rue du Pont

Maisons médiévales, rue du Pont, XIII^e - début XVI^e siècle

Dans l'axe de la place Saint-Michel, la rue Saint-Pierre est bordée de bâtiments comportant une rangée d'arcades pratiquées sous le premier étage des maisons et soutenues par des piliers massifs. Ces arcades forment ainsi une galerie permettant une circulation à couvert. Même si elles constituent un tout cohérent, les arcades diffèrent sensiblement par leurs dimensions d'une maison à l'autre. Elles devaient abriter des commerces ainsi que des marchés ponctuels. Au Moyen Âge, les hommes et les marchandises arrivaient de Nice par la place Saint-Michel, empruntaient la rue Saint-Pierre, bifurquaient dans la rue du Pont, franchissaient la Bévéra puis parcouraient l'actuelle rue de la République en direction de Coni.



Pont vieux

Pont Vieux, 1522

Enjambant la Bévéra, ou *Pouant vielh* relie la ville à la bourgade, sur la rive gauche de la Bévéra.

Avec ses deux arches inégales et sa tour centrale, il est emblématique de la ville. Sa silhouette caractéristique devait se rapprocher de celle du pont Saint-Antoine, à Nice, qui comptait trois arches.

Son histoire est mouvementée. Mentionné dès 1217, il était alors sans doute en bois. Sa reconstruction en pierre, qui lui donne son aspect actuel, date de 1522 mais il pourrait y avoir eu un premier ouvrage en pierre réalisé à la fin du XIV^e ou au début du XV^e siècle, au moins pour la pile centrale. Les archives indiquent de nombreuses réparations liées aux crues de la Bévéra, comme la reconstruction de l'arche nord vers 1788. À la suite de sa destruction par les troupes allemandes en octobre 1944, le Pont Vieux a été reconstruit à l'identique entre 1955 et 1957.

Long d'un peu plus de 36 m, il s'appuie sur une pile édifiée au milieu de la rivière et coiffée d'une tour qui avait sans doute une fonction défensive. Les deux arches, asymétriques, ont la forme d'arcs segmentaires (leur flèche est inférieure au demi-diamètre), caractéristiques des ponts réalisés à partir de la Renaissance.



Façades peintes le long de la Bévéra

Façades peintes le long de la Bévéra, XIX^e - début XX^e siècles

Les maisons de la rive gauche sont construites les unes contre les autres, formant un alignement le long de la rivière. Leur plan suggère que leurs rez-de-chaussée, qui donnent à l'arrière sur la rue de la République, servaient d'entrepôts. Certaines des façades sont ornées de décors en trompe-l'œil imitant de riches façades sculptées. Ces œuvres d'ateliers ambulants ligures ou piémontais témoignent de l'aisance de leurs propriétaires qui souhaitaient impressionner le passant à moindre frais. Les peintres, qui travaillaient à la fresque ou à la détrempe, ont réalisé trois types de décor que l'on retrouve ici. Les motifs architectoniques se substituent aux matériaux de construction, masqués par l'enduit, et soulignent les fonctions de chaque élément de la façade, tels que chaînage d'angle, bandeau ou encadrement de baie. Les motifs de substitution produisent l'illusion par le trompe-l'œil, comme des fausses fenêtres. Enfin des motifs plus récents présentent des décors composés de frises, de rinceaux et d'arabesques entremêlés de sujets floraux ou animaliers.



La place Saint-Nicolas et le palais communal



Agneau gravé sur la façade du palais communal

La place Saint-Nicolas et le palais communal

Une fois franchi le Pont Vieux, on accède à la rive gauche de la Bévéra et au bourg Saint-Antoine. Dans l'axe du pont se trouve la place Saint-Nicolas. Située au carrefour de cinq artères, cette dernière possédait une situation privilégiée pour le transit des marchandises, car elle était placée sur l'ancien axe commercial qui traversait Sospel jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. La place accueillait également un marché. Deux bâtiments se distinguent par leurs façades particulièrement décorées, représentatives d'un habitat d'élite. L'ancien palais communal, dont le rez-de-chaussée est ouvert par des arcades, se situe face au pont. Ancienne propriété de la confrérie du Saint-Esprit, cet édifice est typique de l'architecture lombarde où il apparaît à partir de la deuxième moitié du XIII^e siècle et se rencontre encore fréquemment aux XIV^e et XV^e siècles en Ligurie. La façade latérale possède elle aussi une façade à arcades qui prolonge la rue Collet. Les deux façades se répondent et forment un ensemble architectural cohérent. La surface ouverte sous les arcades, la loggia, longue de 16 m et large de 7 m, était suffisamment spacieuse pour accueillir des marchands et les assemblées des habitants. Au-dessus de l'arc du milieu, l'agneau, emblématique de la communauté du Saint-Esprit, est gravé sur une pierre. C'est également sous cet arc que se trouve une fontaine (1788) utilisée pour abreuver les bêtes.



Chapiteau à décor de chien sur la façade de la maison Gallis

La rue de la République et la maison Gallis (XIII^e siècle)

À l'est de la place Saint-Nicolas s'ouvre l'actuelle rue de la République, orientée est-ouest. De largeur constante, elle traverse le bourg de Sospel en suivant le cours de la Bévéra. Elle était empruntée par les mulets chargés de sel cheminant en direction de Breil et de Tende.

Les façades de deux maisons présentent des vestiges d'arcades, aujourd'hui comblées. Elles abritaient des activités commerciales ou artisanales. Au n° 7, la maison Gallis, à l'angle de la rue Sainte-Croix et de la rue de la République, est la plus intéressante.

Sa façade rue de la République comportait deux arcs en plein cintre, en pierre de taille, datés du XIII^e siècle et reposant sur une colonne centrale avec chapiteau sculpté. Ce dernier est orné d'un chien courant, figure classique du bestiaire médiéval.

Du côté Bévéra, on remarquera des passages dallés traversant les maisons, qui servaient à évacuer les eaux pluviales ainsi que les eaux usées.

Près de la place Saint-François on découvre l'une des trois fontaines principales du village (XVIII^e siècle), avec son bassin circulaire permettant d'abreuver les troupeaux et les bêtes de somme.



Chapelle Sainte-Croix

Chapelle Sainte-Croix des Pénitents blancs

Elle est construite sur l'ancienne église Saint-Nicolas, édifiée dans la seconde moitié du XI^e siècle et mentionnée pour la première fois dans les textes en 1229 comme une des trois églises paroissiales de Sospel. Ce prieuré de l'abbaye de Saint-Pons desservait un habitat situé à l'écart de Sospel, par la suite englobé par l'agglomération. Il ne subsiste de l'église médiévale que l'abside, rythmée de lésènes et d'arcatures, et l'arc triomphal qui la raccordait à la nef. En 1518, cette église fut cédée à la confrérie des Pénitents blancs et placée sous le signe de la sainte Croix mais accueillait simultanément une confrérie féminine placée sous la protection de sainte Catherine d'Alexandrie.

Au XVII^e siècle, la chapelle fut reconstruite dans le style baroque. Un clocheton triangulaire la surmonte. La façade, aux tons bleu et jaune, anime la petite place. En 1833, le décor intérieur de fresques fut restauré en lui conservant ses intonations baroques et en respectant des médaillons peints au XVIII^e siècle. La vaste nef conserve un important mobilier de confrérie : stalles, tribune et matériel de procession. On y découvre aussi une copie de la *Bonne mort de saint Joseph*, du romain Carlo Maratta, et une statue en albâtre de sainte Catherine d'Alexandrie sur le modèle des Vierges de Trapani.



Nef



Lanterne de procession



Chapelle Saint-Sébastien

Chapelle Saint-Sébastien, XV^e siècle-1804-1894

À l'entrée est de la ville, cet édifice, qui ne possède plus de vestiges antérieurs au XIX^e siècle, doit être considéré comme une chapelle prophylactique du XV^e siècle. Des legs lui furent faits en 1467 et en 1479, et une réparation réalisée en 1480 en raison d'un état de délabrement avancé. Par la suite, elle fut reconstruite en 1804 puis en 1894 après le tremblement de terre.



Chapelle Saint-Roch

Chapelle Saint-Roch, 1852-1999

Mentionnée dès 1524, elle pourrait remonter à la fin du XV^e siècle. Elle était desservie par les Capucins après 1620 et ces derniers la cédèrent à la cité de Sospel en septembre 1856. Entièrement reconstruite en 1852 (ce qui est attesté par la date de la facture du retable, 1855), elle aurait été déplacée à cette occasion par rapport à son premier site d'implantation. Cette chapelle a fait l'objet d'une campagne de restauration menée par les élèves du lycée du bâtiment de Nice en 1998-1999. Le décor s'inspire de celui de la chapelle Sainte-Croix.



A fouant Vielha

Les fontaines

La commune de Sospel compte une trentaine de fontaines dont douze sont localisées dans l'agglomération. Au XVIII^e siècle, trois fontaines principales desservait la ville. La plus ancienne, médiévale, a fouant Vielha, se trouvait près de l'actuelle mairie. En 1843, elle fut déplacée afin d'aménager la place Saint-Pierre. Vasque et colonne, séparées en deux, furent installées contre le mur sud de la place. *A fouant d'a Carriera longa*, à l'entrée est de la rue de la République (ancienne rue Longue), est antérieure à 1682. Une haute colonne distribue l'eau dans une vasque circulaire basse et large permettant d'abreuver les animaux. *A fouant d'ouo Sause* se trouvait à l'entrée du pont, côté sud. La construction de la route royale, dans les années 1780, suscita l'installation de nouvelles fontaines : *A fouant d'a Cabraira* (sur la place éponyme) et *sout'a Loggia* (place Saint-Nicolas) en 1788.

Au XIX^e siècle et au début du siècle suivant, de nombreuses fontaines furent aménagées sur le territoire de Sospel. Pendant plusieurs siècles, seule la source du Barlonnier, au sud-est de la ville, a fourni de l'eau potable à l'agglomération sospelloise. Les habitants de la rive gauche étaient approvisionnés par une conduite d'eau posée à l'extérieur du Pont Vieux. Une petite chambre de vidange, encadrée dans le pilier central et toujours visible, permettait d'interrompre la circulation de l'eau pour l'entretien de la canalisation.



A fouant d'a Carriera longa



A fouant d'a Cabraira



A fouant Sout'a Loggia



Chapelle Saint-Joseph



Chapelle Sainte-Sabine

Les chapelles rurales

Sospel conserve un nombre de chapelles rurales exceptionnel pour le comté de Nice puisqu'on en dénombre une trentaine, quasiment toutes privées. Les constructions s'échelonnent du XV^e au XX^e siècle mais 12 d'entre elles ont été édifiées entre 1861 et 1898 ce qui témoigne du mouvement d'évangélisation de la seconde moitié du XIX^e siècle. Beaucoup sont délabrées ou ruinées mais plusieurs font l'objet d'un entretien régulier par leurs propriétaires.

C'est le cas de la chapelle Saint-Joseph, propriété de M^{me} Orengo-Pavia, située aux Bérins. Érigée par François Maulandi en 1787, elle appartient ensuite à la famille Borriglione. Acheté en 1903 par la famille de l'actuelle propriétaire, le bâtiment a été complètement restauré en 2008. La fête de la Saint-Joseph y est organisée chaque année au mois d'avril.

Non loin de là, la chapelle Sainte-Sabine est située au quartier éponyme, dans le vallon du Bestagne. C'est un édifice de grandes dimensions, long de 7,70 m. Citée dès 1403 par l'historien Alberti, elle a fait l'objet de plusieurs reconstructions ou restaurations, en 1777, 1831 et 1956.

Monument aux martyrs de l'Albaréa, deuxième guerre mondiale

Au cimetière, une stèle commémore le martyr des maquisards franco-italiens du maquis de l'Albaréa. Le 4 août 1944, ce dernier fut cerné par les forces allemandes qui craignaient un débarquement allié dans la région de Menton : une vingtaine de maquisards furent tués, d'autres réussirent à se replier en Italie et le reste fut fait prisonnier. Ces quinze hommes furent ramenés à Sospel, à la caserne Salel et sauvagement torturés. Le 12 août, ils furent fusillés par groupe de cinq, derrière la gare, leurs corps furent ensuite inhumés sommairement dans une fosse commune aménagée dans le cimetière de Sospel, serrés les uns contre les autres, unis dans la mort comme ils l'avaient été dans le combat. Les Allemands ne quittèrent Sospel que le 28 octobre 1944 mais il fallut attendre le 25 avril 1945 pour que la fin des combats devienne une réalité pour les Sospellois.



Fort Suchet

Fort Suchet, 1883-1886

Après la défaite de la France en 1870-1871, la reconstitution des frontières redevint une priorité nationale absolue. Dans les Alpes-Maritimes, la frontière était vulnérable en raison de la position dominante conservée en 1860 par l'Italie sur le Mercantour. Cette situation défavorable amena l'état-major français à articuler ses défenses autour de Nice, transformée en place forte, et à verrouiller les vallées y conduisant par des ouvrages fortifiés. Au niveau de Sospel, isolé sur la crête du Barbonnet à 847 m d'altitude, le fort Suchet maîtrisait les itinéraires par le col de Braus, le col de Castellon et la trouée de la Bévéra. Comme tous les forts conçus par le général Séré de Rivières, cet ouvrage est construit en maçonnerie et en terre. La défense rapprochée est assurée à partir de la crête d'infanterie et des forts environnants. Les fossés sont battus par le tir rasant de caponnières dotées de canons tirant à mitraille ou de mitrailleuses. Les infrastructures, caserne, magasins et poudrière, sont recouvertes d'une importante masse de terre (2 à 6 m) destinée à amortir l'impact des projectiles. Des galeries enterrées assurent la circulation dans toutes les parties du fort. En raison des progrès de l'artillerie, on améliora l'ouvrage en installant deux tourelles à éclipse de 155 mm dont l'une est conservée.



Bloc n°4 du fort St Roch

Les ouvrages Maginot, années 1930

En 1930, pour faire face à la menace d'invasion de l'Italie, la Commission d'Organisation des Régions Fortifiées (C.O.R.F.) décida la fortification de la chaîne des Alpes en édifiant des ouvrages d'un type nouveau bénéficiant de techniques et d'armements récents et en modernisant certains forts Séré de Rivières. L'ossature de la ligne Maginot est constituée d'ouvrages mixtes, enterrés et bénéficiant d'une large autonomie, armés selon les cas de mortiers de 81 mm et d'obusiers de 75 ou de 135 mm. Plusieurs gros ouvrages furent réalisés sur le secteur de Sospel. Sous le fort Suchet, c'est l'ouvrage dit du Barbonnet, entre 1932 et 1934. À l'entrée ouest de Sospel, le fort Saint-Roch contrôlait la voie ferrée. La construction de ses quatre blocs de combat, réalisée entre 1931 et 1933, nécessita 5 000 m³ de béton et 385 tonnes d'acier. Au nord de Sospel, le fort de l'Agaisen, édifié entre 1930 et 1937, verrouillait la trouée de la Bévéra avec ses trois blocs. En juin 1940, ses pièces tirèrent plus de 8 000 coups sur les forces italiennes.

À cheval sur les communes de Sospel et de Breil-sur-Roya, au nord-est de Sospel, le Monte Grosso est le plus gros ouvrage de la frontière du sud-est, achevé en 1935. Juché à plus de 1 000 m d'altitude, il domine la vallée de la Roya.



Usine électrique du fort Saint-Roch



Installation de filtration d'air du fort Saint-Roch



Mortier de 81 mm au fort Saint-Roch



Bloc de combat n°2 de l'ouvrage de l'Agaisen



Tourelle à éclipse de 75 mm de l'ouvrage du Monte-Grosso



Galerie de l'ouvrage du Barbonnet



Grand-Hôtel du Golf

Golf-Hôtel, 1914

À la sortie de la ville, en direction de l'est, le Golf-Hôtel domine la campagne environnante. C'est le seul témoin d'une page de l'histoire touristique de Sospel. Le bâtiment est l'œuvre d'un architecte réputé, Hans-Georg Tersling (1857-1920), qui réalisa entre 1878 et 1913 de nombreux hôtels et villas sur la Côte d'Azur. L'initiative de sa construction est due à la Société anonyme du golf de Menton/Sospel qui acheta un ensemble de prés situés dans le quartier de Saint-Gervais, de part et d'autre de la Bévéra, pour y aménager dès 1909 un premier golf, agrandi à 18 trous en 1913. Pour accueillir la clientèle majoritairement anglo-saxonne, la société gestionnaire de l'établissement fit réaliser l'hôtel, sans doute achevé en 1914. Celui-ci offrait un niveau élevé de confort : 85 chambres avec salles de bains, ascenseur, salons de billard, de musique, de lecture, jardin d'hiver... L'édifice est caractéristique du style de Tersling : rez-de-chaussée largement ouvert, étages unis dans un traitement vertical, attique traité en loggias. Le traitement du décor dans le style 1900 et rappelle la fonction de l'hôtel comme le montrent les cannes de golf sur les ailes du bâtiment. La Grande Guerre ruina cette superbe création, concurrencée en outre par le golf du Mont-Agel. L'hôtel fut fermé vers 1931, racheté et vendu par appartements.



Viaduc de Caï

Le viaduc ferroviaire du Caï, 1928-1962

Le viaduc de Caï permet à la voie ferrée reliant Sospel à Breil-sur-Roya le franchissement d'une gorge creusée par la Bévéra. Lancé en 1871, le projet d'une liaison ferroviaire entre Nice et Coni par le col de Tende devait permettre d'importer dans la région niçoise et en Provence les produits piémontais et d'exporter en Piémont les vins du Midi de la France. Il fallut attendre 25 ans pour que le projet avance. Chaque gouvernement s'engageait à assurer la construction des sections situées sur son territoire. Les travaux commencèrent en 1910. En 1914, à la veille de la Grande Guerre, des résultats importants étaient atteints mais il fallut attendre 1928 pour que la ligne soit achevée et inaugurée. Des ouvrages d'art nombreux et de conception hardie permettent le passage de la ligne dans un relief tourmenté. L'actuel viaduc de Caï est récent. Un premier ouvrage, mis en service en 1928, était constitué d'un tablier en treillis d'acier soutenu par une arche en maçonnerie en forme d'ogive, implantée perpendiculairement à l'axe du tablier. Détruit en 1940, le viaduc fut reconstruit en 1962 avec une seule arche en béton armé. Quand ils circulent en direction de Breil-sur-Roya, les trains empruntent le tunnel du Grazian, long de 3 889 m.



Moulinet

MOULINET

Coupé du nord au sud par la haute vallée de la Bévéra, le territoire de la commune (4 107 ha) est montagneux, formé en son centre d'un vaste cirque entaillé de torrents affluents. Les sommets limitrophes dominants sont à l'est le Mangiabo (1 821 m) et la pointe de Ventabren (1 976 m), au nord Mille Fourches (2 042 m), la Forca (2 078 m), Tueis (1 926 m), à l'ouest le col de Turini (1 674 m), la cime de la Calmette (1 786 m), la cime de Peira-Cava (1 581 m).

En 1192 apparaît le nom de *Meloni* dans les archives, précédé en 1157 par celui de *Lameor* (La Menour), habitat fortifié situé au-dessus de la chapelle actuelle. C'est d'abord un simple hameau fondé par des agriculteurs de Sospel qui s'installent à demeure pour éviter le chemin accidenté dominant les gorges de la Bévéra. Les Sospellois y construisent un moulin qui donnera son nom au futur village. En 1500, les habitants de Moulinet parviennent à obtenir le principe d'une séparation d'avec leur chef-lieu et la création d'une paroisse indépendante mais le règlement définitif n'interviendra qu'en 1548, grâce à une convention conclue avec Sospel.

L'économie, rurale, reposait sur l'agriculture (blé et vigne), l'élevage bovin et ovin et l'exploitation de la forêt. À la fin du XIX^e siècle, Moulinet connut un développement touristique important, avec la création de plusieurs hôtels, faisant du village une station estivale animée. En 1928, la création de la route reliant Moulinet et Turini dynamisa l'activité touristique, compensant partiellement l'exode rural (la population passa de 938 habitants en 1911 à 638 en 1921).

Les conflits armés ont durement frappé les Mouloinois : entre 1792 et 1794, lorsque les troupes françaises et austro-sardes s'affrontèrent autour de l'Authion ; à la fin de la deuxième guerre mondiale, lorsque les habitants furent déportés à Coni et retrouvèrent, à la Libération, leur village bombardé et miné.

Moulinet, qui se trouve dans le Parc national du Mercantour, bénéficie aujourd'hui de nombreux atouts touristiques : un patrimoine architectural et rural remarquable, la beauté de ses paysages et de son environnement, et sa station du Turini.



Église Saint-Bernard



L'intérieur de l'église Saint-Bernard

Église paroissiale Saint-Bernard , 1556-1740-1885

Possession de l'abbaye Saint-Ruf de Valence du XII^e au XVI^e siècle, la paroissiale de Moulinet est dédiée à saint Bernard (v. 1090-1153), fondateur du monastère de Clairvaux, prélat réformateur, théologien, auteur de très nombreux ouvrages et arbitre des principaux conflits doctrinaux et séculiers de son temps. Même si le saint est censé avoir traversé au moins deux fois les Alpes-Maritimes, peu de lieux de culte porte son nom dans le département. Il était invoqué contre les mauvais esprits qui hantaient la campagne ou prenaient possession des gens. Par ailleurs, saint Michel est le saint patron de Moulinet.

L'édifice possède un haut clocher coiffé d'un toit pyramidal.

À l'intérieur, il présente un vaisseau de trois travées prolongé d'un chœur légèrement plus étroit. Trois dates portées sur le bâtiment indiquent la chronologie de sa construction, contemporaine de la séparation entre Sospel et Moulinet, et de ses transformations successives : 1556 (sur un linteau du clocher), 1740 (sur la façade), 1885 (sur une marche du parvis).

La dernière restauration date de 1992.

Le retable du chœur, de style baroque, possède deux toiles. Une *Vierge à l'Enfant entre les saints Michel et Bernard de Clairvaux* (anonyme, fin XVII^e siècle) et une *Déposition du Christ dans le Suaire*, thème plus original (anonyme, début XIX^e siècle). Toujours dans le chœur, deux niches accueillent les statues de saint Bernard et de saint Joseph tenant l'Enfant Jésus par la main.



La nef de la chapelle Sainte-Catherine

Chapelle Sainte-Catherine

L'originalité de l'église Saint-Bernard vient de la chapelle des Pénitents blancs, accessible uniquement par l'intérieur de ce bâtiment. Placée en retour d'angle, enjambant une ruelle, elle trahit, tant par sa position ainsi accolée à l'église que par son décor intérieur, une forte influence ligure. Après le concile de Trente, les évêques, attentifs à la conduite des pénitents, les obligèrent à construire leur chapelle le plus près possible des églises paroissiales afin de faciliter leur contrôle par les curés locaux. Réaménagée entre 1858 et 1864, la chapelle, dédiée à sainte Catherine d'Alexandrie, porte sur les murs un savoureux décor floral. Le retable de boiseries sculptées et cirées, du début XVIII^e, contient une toile naïve datée 1858. Un important matériel de confrérie est conservé dans ce lieu : bannières, croix et lanternes de procession.



Chapelle Saint-Antoine

Chapelle Saint-Antoine, fin XVII^e siècle

La confrérie de la Miséricorde avait son siège dans la chapelle dédiée à saint Antoine ermite s'élevant dans la rue principale, actuelle rue de la République. Seconde confrérie de pénitents créée à Moulinet, elle y éleva, à la fin du XVII^e siècle, une chapelle assez monumentale. Celle-ci est surmontée d'un clocher baroque coiffé d'une coupole surélevée recouverte de tuiles polychromes. Sa restauration, au milieu des années 1990, lui a conservé son décor intérieur et en a fait une salle d'exposition. Y sont présentés un important mobilier et un matériel de procession relatif aux pénitents locaux. Au maître-autel, une toile rustique groupe saint Antoine ermite et saint Jean-Baptiste. En effet, suivant une tradition ligure, la Décollation de saint Jean-Baptiste est un culte habituel des Pénitents noirs dans le comté de Nice. En 1809, les Pénitents noirs comptaient 60 membres à Moulinet.

La rue de la République était l'artère principale du village jusqu'à la création de l'ensemble mairie-école au bas du village. Elle accueillait ainsi la mairie, le bureau de poste, le presbytère, une fruitière ainsi que plusieurs commerces.

Une autre chapelle, dédiée à saint Roch, qui se trouvait à l'entrée ouest du village, a été détruite par les bombardements en 1944.



Monument aux morts et chapelle Saint-Joseph

Autour de la place Saint-Joseph

Cette place et les constructions alentour résultent d'un agrandissement réalisé dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. La chapelle Saint-Joseph se trouvait à l'extérieur de l'agglomération mais n'était pas positionnée sur une voie d'accès. Le bâtiment abritant l'école et la mairie fut livré en 1886 mais son aspect actuel ne date que de 1932. À sa suite, trois hôtels s'établirent sur la place nouvellement créée, témoignant du développement de Moulinet, avant la Grande Guerre, comme station touristique.

Comme celui de Breil-sur-Roya, le monument aux morts de Moulinet, érigé tardivement, est étonnamment moderne. Dû à l'architecte marseillais Gaston Castel, prix de Rome, son inauguration intervint le 4 décembre 1927. Le monument se présente sous la forme d'une arche surmontant un socle décoré d'un faisceau d'étendards coiffés d'un casque et de rameaux de chêne et de laurier. Les noms des 55 soldats décédés pendant le conflit ou entre 1919 et 1927 (au nombre de huit) figurent sur le monument avec ceux de la deuxième guerre mondiale.

La porte de la mairie est surmontée d'une plaque rappelant l'octroi à la commune de la Croix de guerre, pour les souffrances subies par la population mouloinoise.



Notre-Dame-de-la –Menour

Notre-Dame-de-la-Menour, XII^e-XVII^e siècle

Célèbre sanctuaire à pèlerinages, perché sur un éperon dominant les gorges du Piaon, l'édifice n'est accessible que par une longue rampe d'escaliers débutant par un pont jeté sur la route. Un « Chemin du Rosaire », jalonné de douze oratoires, relie le village à cet accès. Une haute plate-forme constitue l'assise d'un premier sanctuaire fortifié. Au nord, deux absides d'âges différents subsistent. Celle proche de la façade présente un appareil irrégulier de petites dalles et devrait remonter à la fin du XII^e siècle. La seconde, à l'appareil très régulier et à la stéréotomie parfaite, serait d'un siècle plus tardive. À l'est, une partie du mur latéral reste en place, indiquant que l'édifice roman barrait complètement l'éperon et avait donc un rôle dans la défense des accès du château de la Menour, positionné plus haut dans la montagne. Un agrandissement par inversion de l'orientation, avec chœur à l'est, a été réalisé lors d'une reconstruction de la seconde moitié du XVII^e siècle. À l'intérieur, le mobilier et la grande fresque de la voûte sont récents.

Le sanctuaire voit dans l'année trois pèlerinages traditionnels : le lundi de Pâques, le lundi de Pentecôte et le 7 septembre, jour de la Nativité de Notre-Dame. Dans les temps anciens, les Moulinois s'y rendaient en procession depuis le village.



Façade du sanctuaire



Vue intérieure du sanctuaire



Chapelle Saint-Sébastien

Chapelle Saint-Sébastien

Petit édifice implanté en rive droite de la Bévéra, sur le chemin de Sospel, cette chapelle jouait le rôle de barrière contre les épidémies. Saint Sébastien, un saint invoqué pour se protéger de la peste, veillait sur cet accès au village par le chemin montant du littoral. Il faut aussi noter que ce sanctuaire est proche d'un pont qui, juste en dessous, franchit la rivière. En effet, les lieux de culte sont souvent associés avec le passage d'un cours d'eau. Une traversée comportant toujours un danger, la chapelle était là pour protéger le voyageur.



Chapelle Saint-Michel

Chapelle Saint-Michel

L'existence de ce lieu de culte est mentionnée en 1617 mais sa date de construction reste inconnue, de même que les raisons de son implantation à cet endroit. L'édifice, assez vaste pour une chapelle rurale, a des murs et une abside appareillés. Cette dernière, percée d'une baie axiale en plein cintre, est renforcée à la base d'une plinthe. La nef comporte deux voûtes différentes, soutenues par un arc doubleau. L'ensemble, très rustique, a été fortement remanié. Située sur un point haut, sur le chemin menant de Moulinet à Lucéram, la chapelle Saint-Michel est construite en retrait d'un éperon dominant directement le village. Un cimetière daté de la fin du Moyen Âge se trouvant à proximité immédiate, l'hypothèse qu'elle soit la première paroissiale de la haute Bévéra a été avancée.

Détruite lors des combats des guerres révolutionnaires, sans doute en 1793, la chapelle n'était toujours pas reconstruite en 1836 lors de la visite pastorale de Mgr Galvano, évêque de Nice. En 1847, la municipalité confia ce chantier à un maçon mais la chapelle resta plusieurs années sans ornements et donc sans consécration, au moins jusqu'en 1851. Une restauration complète a été effectuée en 2006. L'attachement des Moulinois au culte de saint Michel trouve son expression dans la *Lauda de Sant Miquel*, prière ancienne en langue locale.



Monument aux morts de Tuis

Monument aux morts de Tueis, 1901

Édifié par le 11^e groupe alpin en octobre 1901 à la Baisse de Tueis, ce monument rappelle le souvenir des soldats français de l'armée d'Italie morts lors des combats de l'Authion en 1793. Ce dernier massif était en effet la clef de voûte de la défense du comté de Nice mais aussi de l'accès au col de Tende et à la plaine lombarde. Après l'entrée des troupes révolutionnaires à Nice en octobre 1792, les Austro-sardes s'étaient retirés sur une ligne de défense allant du Capelet à l'Agaisen, avec deux camps sur l'Authion et le col de Brouis. Les attaques successives menées par les troupes du général Brunet, entre avril et juillet 1795, échouèrent, entraînant des pertes sévères dans les rangs français. C'est finalement le contournement opéré par le général Masséna en territoire génois qui réussit à briser la résistance austro-sarde. Les travaux de fortification entrepris sur l'Authion à la fin du XIX^e siècle mirent à jour les restes de soldats français qui furent rassemblés dans un ossuaire surmonté d'un monument commémoratif. Deux plaques commémoratives rappellent aussi le sacrifice de la 1^{ère} Division Française Libre en avril 1945.



Le char Stuart devant le camp de Cabanes Vieilles

Le camp de Cabanes Vieilles et le char Stuart

En raison du tracé de la frontière de 1860, le massif de l'Authion fut puissamment fortifié : construction simultanée entre 1883 et 1890 des ouvrages de la Forca et des Mille Fourches, parachevée en 1898 par celle de la Redoute des Trois communes sur le point culminant du site, à 2 080 m. À partir de 1890, des baraquements destinés à abriter les troupes en manœuvre sur l'Authion sont édifiés sur le plateau de Cabanes Vieilles (1 779 m) puis agrandis successivement en 1905 et 1912. Le camp a servi jusqu'à la deuxième guerre mondiale.

En avril 1945, lors de l'offensive de la 1^{ère} Division Française Libre contre l'Authion, alors occupé par les forces allemandes, le camp de Cabanes Vieilles fut conquis (le 11 avril) par une compagnie du Bataillon d'Infanterie de Marche du Pacifique appuyée par les chars du 1^{er} Régiment de Fusiliers-Marins.

Les forts furent ensuite attaqués un à un, au prix de sanglants combats. Cet ultime sacrifice (275 tués, 728 blessés chez les Français) contribuera au rattachement à la France de Tende et La Brigue en 1947.

Grâce à une initiative de la municipalité mouloinoise et de l'association AMONT, un des chars Stuart mis hors d'usage lors des combats est devenu, depuis 2012, un objet de mémoire devant les ruines des casernes.



Abside : espace de plan cintré s'ouvrant sur l'intérieur de l'église, souvent derrière le chœur, abritant le sanctuaire.

Aileron : élément décoratif galbé s'inscrivant latéralement dans un angle et formant adoucissement.

Arcade : ouverture en arc

Arcature : série de petites arcades décoratives

Arc triomphal : élévation intérieure située à l'extrémité postérieure de la nef et percée par l'arcade d'entrée du chœur.

Baies geminées : baies groupées deux par deux sans être en contact direct.

Bas-côté : collatéral peu élevé d'une église.

Chapiteau : partie élargie qui couronne le fût d'une colonne.

Claveau : pierre taillée en coin utilisée dans la construction d'une voûte.

Corinthien : se dit de l'ordre d'architecture grecque caractérisé par un chapiteau orné de deux rangs de feuilles d'acanthe entre lesquelles s'élèvent des volutes.

Cul-de-four : voûte qui a la forme d'une moitié de coupole.

Fenêtre serlienne : groupement de trois baies dont la fenêtre centrale est couverte d'un arc en plein cintre, les baies latérales étant couvertes d'un linteau.

Gypserie : décor en plâtre.

Lésène : à l'extérieur, jambes saillantes servant de raidisseur sur un mur, réunies à leur sommet par une frise d'arceaux.

Linteau : pièce horizontale de bois ou de pierre fermant la partie supérieure d'une ouverture.

Lunette : portion de voûte aménagée dans la voûte principale d'un édifice afin de permettre l'ouverture d'une baie.

Maître-autel : autel principal d'une église.

Narthex : vestibule à l'entrée d'une église.

Nef : partie d'une église de plan allongé comprise entre l'entrée et le chœur.

Oculus : fenêtre en forme de cercle, d'ovale ou de polygone.

Ogives : arc en nervure allant d'un point d'appui à un autre point d'appui

Pilastre : pilier engagé dans un mur, formant saillie, généralement muni d'une base et d'un chapiteau.

Polypptyque : tableau d'autel à plusieurs volets.

Pot-à-feu : vase d'où paraît sortir le feu.

Prophylactique : qui prévient une maladie.

Registre : ensemble de motifs placés au même niveau horizontal

Retable : partie postérieure et décorée d'un autel.

Rococo : style caractérisé par la profusion des ornements contournés.

Tabernacle : petite armoire fermant à clé, qui occupe le milieu de l'autel d'une église et contient le ciboire.

Stéréotomie : taille et coupe de la pierre

Stuc : composition de plâtre et de poussière de marbre formant un enduit qui imite le marbre.

Transept : partie d'une église placée entre la nef et le chœur et implantée perpendiculairement à l'axe longitudinal de l'édifice.

Travée : portion d'une église comprise entre deux arcs doubleaux

Triptyque : peinture composée d'un panneau central et de deux panneaux mobiles susceptibles de se rabattre sur le premier.

Voûtes d'arêtes : voûte constituée de quartiers dont les rencontres forment des arêtes saillantes se recoupant à un faîte commun.

Voûtes d'ogives : voûte construite sur le plan d'une voûte d'arêtes, mais sans arête, la rencontre des quartiers étant formée par des branches d'ogives.



Pour en savoir plus :

Charles Imbert, *Sainte-Agnès, notre vieux village*, 1990 et 1994, Imprimerie Roquebrunoise

Michel Lapasset, *Les fouilles au château de Sainte-Agnès* in *Ou país mentounasc*,
n°142, 143 et 144, 2012

Gérard Piazza, *Sainte-Agnès*, dossier documentaire disponible en mairie
Amont, *L'Authion, une montagne d'Histoire(s)*, Les carnets de l'Amont, n°2, 2010

Le Pont Vieux de Sospel, six siècles d'histoire, Cercle d'études du patrimoine
et de l'histoire de Sospel, 2004

Jean-Pierre Domérégo, *Sospel, histoire d'une communauté*, Éd. Serre, 1980

Luc Thévenon, *Les arts dans le « pays sospellois »*, in *Nice-Historique*, n° 270, 1999

Le volume des sources utilisées pour cet ouvrage ne permettant pas de les indiquer toutes,
le lecteur se reportera au site des Archives départementales des Alpes-Maritimes :
www.departement06.fr/archives

Infos pratiques :

Pour visiter les différents édifices patrimoniaux et musées, vous pouvez joindre :
Mairie de Gorbio: 04 92 10 66 50

Fort Maginot et site castral de Sainte-Agnès : mairie de Sainte-Agnès :
04 95 35 84 58/04 95 28 35 51/ mairiestagnes@wanadoo.fr

Mairie de Castellar : 04 92 10 59 00

Office de tourisme municipal de Sospel : 04 95 04 15 80 - infos@sospel-tourisme.com

Une « navette du patrimoine », mise en place par la Communauté d'agglomération de la Riviera
française (CARF) , parcourt chaque été les villages du haut-Mentonnois et de la Bévéra.

Informations au 04 95 35 95 60/www.zestbus.fr

Avertissement

Les toponymes utilisés pour cette brochure sont ceux de l'Institut géographique national.

Collection « Passeurs de mémoire »

S. de Galléani, dir

Service du patrimoine culturel du Département des Alpes-Maritimes

Conception et rédaction des notices : Jérôme Bracq avec la collaboration de Luc Thévenon

Tél. : 04 97 18 63 01

Crédits photographiques :

Sauf mention contraire, les photographies sont l'œuvre de Patrice Pelliccia

Jérôme Bracq : p. 94, 150, 152, 153, 154, 155, 156, 180, 182,

Michel Graniou : p.157, Alain Issock : p.4, 24, 48, Georges Veran : 96, 162.

Nous tenons à remercier les maires et leurs adjoints, les offices de tourisme, les pères Philippe Guglielmi et Philippe Casanova, les responsables des édifices culturels ainsi que toutes les personnes qui ont contribué à la préparation de cette publication.

Les Passeurs de mémoire accompagnent le touriste ou l'habitant soucieux de connaître et de comprendre le patrimoine des communes des Alpes-Maritimes.

Bévéra et haut-Mentonnais permet de découvrir les communes de Gorbio, Sainte-Agnès, Castellar, Castillon, Sospel et Moulinet.

Prix de vente : 4 €

Les brochures « Passeurs de mémoire » sont consultables en ligne sur le site

departement06.fr

Déjà parus : Haute-Tinée, Basse et moyenne-Tinée, Haute-Vésubie, Basse-Vésubie, Val de Blore, Entre Var et Paillon, Entre Var et Cians, Val d'Entraunes.



DÉPARTEMENT
DES ALPES-MARITIMES